

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LES CORBEAUX

BECQUE, HENRY

Drame — 1924

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

MADAME VIGNERON	201 rép.	VIGNERON	51 rép.
MARIE	152 rép.	ROSALIE	44 rép.
BOURDON	139 rép.	LEFORT	22 rép.
TEISSIER	120 rép.	DUPUIS	22 rép.
MADAME DE SAINT-GENIS	100 rép.	AUGUSTE	18 rép.
JUDITH	93 rép.	GASTON	10 rép.
BLANCHE	84 rép.	UN MÉDECIN	5 rép.
MERKENS	80 rép.	ENFANTS	1 rép.

Personnages muets & suite : GEORGES DE SAINT-GENIS, LENORMAND, LE GÉNÉRAL FROMENTIN

SOMMAIRE

👉 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER	5
ACTE II	57
ACTE III	103
ACTE IV	167

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Vigneron, Madame Vigneron, Marie, Blanche, Judith, puis Auguste, puis Gaston.

(Au lever du rideau, Vigneron, étendu sur le canapé, en robe de chambre et un journal entre les mains, sommeille. - Marie, assise auprès de lui, travaille à l'aiguille. - Judith est au piano, Blanche à la table où elle écrit.)

(Allant à la table.)

MADAME VIGNERON

Ferme ton piano, ma Judith, ton père dort. Blanche ?

BLANCHE

Maman ?

MADAME VIGNERON

Est-ce fini ?

BLANCHE

Dans une minute.

5

MADAME VIGNERON

As-tu fait le compte de ton côté ? Combien de personnes serons-nous à table ?

BLANCHE

Seize personnes.

(Elle va prendre une chaise et revient s'asseoir près de Blanche.)

MADAME VIGNERON

C'est bien cela.

BLANCHE

Crois-tu que le dîner sera meilleur parce que nous aurons mis le menu sur les assiettes ? 10

MADAME VIGNERON

Il ne sera pas plus mauvais au moins.

BLANCHE

Quel drôle d'usage. Mais es-tu bien sûre que ce soit l'usage ?

MADAME VIGNERON

Sûre et certaine. Je l'ai lu dans La Cuisinière bourgeoise.

BLANCHE

Veux-tu que nous arrêtions les places ensemble ? 15

MADAME VIGNERON

Récapitulons d'abord. Madame de Saint-Genis ?

BLANCHE

C'est fait.

MADAME VIGNERON

Son fils ?

BLANCHE

Tu penses bien, maman, que je ne l'ai pas oublié.

MADAME VIGNERON

L'abbé Mouton ?

20

BLANCHE

Mon cher abbé ! J'aurai reçu tous les sacrements de sa main, le baptême, la communion... et le mariage.

MADAME VIGNERON

Si tu bavardes à chaque nom nous n'aurons pas fini la semaine prochaine. Monsieur Teissier ?

BLANCHE

Le voici, Monsieur Teissier ; je me serais bien privée de sa présence.

25

VIGNERON (*se réveillant*)

Qu'est-ce que j'ai entendu là ? C'est Mademoiselle Blanche qui parle chez moi à la première personne ?

BLANCHE

Mon Dieu, oui, papa, c'est la petite Blanche.

VIGNERON

Et peut-on savoir ce que Monsieur Teissier vous a fait, Mademoiselle ?

BLANCHE

À moi ? Rien ! Il est vieux, laid, grossier, avare ; il regarde toujours en dessous, cela seulement suffirait pour que je souffre de me trouver avec lui. 30

VIGNERON

Très bien ! Parfait ! Je vais arranger cette affaire-là ! Madame Vigneron, tu feras enlever le couvert de cette petite fille et elle dînera dans sa chambre. 35

BLANCHE

Ajoute tout de suite qu'on signera le contrat sans moi.

(*Pause.*)

VIGNERON

Si tu dis un mot de plus, je ne te marie pas. Ah !

MARIE *(après s'être levée)*

Écoute-moi un peu, mon cher père, et réponds-moi sérieusement, ce que tu ne fais jamais, quand on te parle de ta santé. Comment te sens-tu ?

40

VIGNERON

Pas mal.

MARIE

Tu es bien rouge cependant.

VIGNERON

Je suis rouge ! Ça se passera au grand air.

MARIE

Si tes étourdissements te reprenaient, il faudrait faire venir un médecin.

VIGNERON

Un médecin ! Tu veux donc ma mort ?

45

(Elle le quitte, il la rattrape par le bas de sa robe et la ramène dans ses bras.)

MARIE

Comme tu plaisantes et que tu sais que tu me fais de la peine, n'en parlons plus.

VIGNERON

On l'aime donc bien, son gros papa Vigneron ?

MARIE

Oui, je t'aime beaucoup, beaucoup, beaucoup... mais tu ne fais rien de ce que je voudrais et de ce que tu devrais faire. Travailler moins d'abord, jouir un peu de ta fortune et te soigner quand tu es malade.

50

VIGNERON

Mais je ne suis pas malade, mon enfant. Je sais ce que j'ai, un peu de fatigue et le sang à la tête, ce qui m'arrive tous les ans, à pareille époque, quand j'ai clos mon inventaire. L'inventaire de la maison Teissier, Vignerons et Compagnie ! Sais-tu ce qu'on nous en a offert, à Teissier et à moi, de notre fabrique, pas plus tard qu'il y a huit jours ? Six cent mille francs !

55

MARIE

Eh bien ! Il fallait la vendre.

VIGNERON

Je la vendrai, dans dix ans, un million, et d'ici là elle en aura rapporté autant.

60

MARIE

Quel âge auras-tu alors ?

(Auguste entre.)

VIGNERON

Quel âge j'aurai ? Dans dix ans ? J'aurai l'âge de mes petits-enfants et nous ferons de bonnes parties ensemble. Que voulez-vous, Auguste ?

AUGUSTE

C'est l'architecte de monsieur qui désirerait lui dire un mot.

VIGNERON

Répondez à Monsieur Lefort que, s'il a besoin de me parler, il aille me voir à la fabrique.

65

AUGUSTE

Il en vient, Monsieur.

(Auguste sort.)

(Marie s'éloigne ; Vigneron se lève avec effort : il est pris d'un demi-étourdissement et fait quelques pas mal assurés.)

VIGNERON

Qu'il y retourne. Ici je suis chez moi, avec ma femme et mes enfants, je ne me dérange pas pour recevoir mes entrepreneurs. Laisse-moi me lever.

70

MARIE *(revenant à lui)*

Pourquoi ne veux-tu pas voir un médecin ?

VIGNERON

Ce n'est donc pas fini ?

MARIE

Non, ce n'est pas fini. Tu as beau dire, tu n'es pas bien et je suis inquiète. Soigne-toi, fais quelque chose, un petit régime pendant huit jours te rétablirait peut-être entièrement.

75

(Quittant Marie.)

(Il froisse le journal et en remontant la scène le jette sur le canapé ; ses regards se portent sur Judith ; celle-ci, assise au piano, le dos tourné, paraît réfléchir profondément ; il va à elle à petits pas et lui crie à l'oreille.)

VIGNERON

Finaude ! Je t'entends bien, avec ton petit régime ! Je mange trop, n'est-ce pas ? Allons, parle franchement, je ne t'en voudrai pas. Je mange trop. Que veux-tu, fillette ? Je n'ai pas toujours eu une table pleine et de bonnes choses à profusion. Demande à ta mère, elle te dira que dans les commencements de notre ménage je me suis couché plus d'une fois sans souper. Je me rattrape. C'est bête, c'est vilain, ça me fait mal, mais je ne sais pas résister. Et puis je crois que j'ai tort de lire Le Siècle après, mon déjeuner, ça alourdit mes digestions. Judith !

80

JUDITH

Oh ! Mon père, je n'aime pas ces plaisanteries-là, tu le sais bien.

VIGNERON

Ne vous fâchez pas, Mademoiselle, on ne le fera, plus. Judith, raconte-moi un peu ce qui se passe... dans la lune.

85

JUDITH

Moque-toi de moi maintenant.

VIGNERON

Où prends-tu que je me moque de toi ? J'ai une fille, qui s'appelle Judith. Est-elle ici ? Est-elle ailleurs ? Comment le saurais-je ? On ne l'entend jamais.

90

JUDITH

Je n'ai rien à dire.

VIGNERON

On parle tout de même.

JUDITH

Quel plaisir trouves-tu à me taquiner toujours sur ce chapitre ? Je vous vois, je vous écoute, je vous aime, et je suis heureuse.

VIGNERON

Es-tu heureuse ?

95

JUDITH

Absolument.

VIGNERON

Alors, ma fille, tu as raison et c'est moi qui ai tort. Veux-tu m'embrasser ?

(Ils s'embrassent ; Auguste entre.)

JUDITH *(se levant)*

Si je veux t'embrasser ? Cent fois pour une, mon excellent père.

VIGNERON

Qu'est-ce qu'il y a encore ? Je ne pourrai donc pas, embrasser mes enfants tranquillement. 100

AUGUSTE

Monsieur Dupuis est là, Monsieur.

VIGNERON

Dupuis ! Dupuis, le tapissier de la place des Vosges ? Qu'est-ce qu'il demande ? J'ai réglé son compte depuis longtemps.

AUGUSTE

Monsieur Dupuis venait voir en passant si monsieur n'avait pas de commande à lui faire. 105

(Auguste sort ; il se dirige vers la table.)

VIGNERON

Dites de ma part à Monsieur Dupuis que je ne me fournis pas deux fois chez un fripon de son espèce. Allez. Ah ! Ça, que faites-vous donc là toutes les deux ?

MADAME VIGNERON

Laisse-nous tranquilles, veux-tu, mon ami, nous nous occupons du dîner de ce soir. 110

(Mme Vigneron se lève, ils se joignent sur le devant de la scène.)

VIGNERON

Ah ! - Madame Vigner, viens que je te glisse un mot à l'oreille. Alors, c'est bien convenu, c'est décidé, nous donnons notre fille à ce freluquet ?

MADAME VIGNERON

C'est pour me dire ça que tu me déranges !

115

VIGNERON

Écoute-moi donc. Mon Dieu, je n'ai pas de préventions contre ce mariage. Madame de Saint-Genis me fait l'effet d'une honnête femme, hein ? Elle n'a pas le sou, ce n'est pas sa faute. Son fils est un bon petit garçon, bien doux, bien poli, et surtout admirablement frisé. Dans quelque temps, je ne me gênerai pas pour lui dire qu'il met trop de pommade. Il gagne mille écus au ministère de l'Intérieur, c'est fort joli pour son âge. Cependant, je me demande au dernier moment si ce mariage est raisonnable et si ma fille sera bien heureuse avec ce petit monsieur, parce qu'il a la particule.

120

MADAME VIGNERON

Mais Blanche en est folle, de son Georges.

125

VIGNERON

Blanche est une enfant ; le premier jeune homme qu'elle a rencontré lui a tourné la tête, c'est tout simple.

MADAME VIGNERON

Qu'est-ce qui te prend, mon ami ? À quel propos reviens-tu sur ce mariage pour ainsi dire fait ? Tu ne reproches pas, je suppose, à Madame de Saint-Genis sa position de fortune, la nôtre n'a pas été toujours ce

130

qu'elle est maintenant. De quoi te plains-tu alors ? De ce que Monsieur Georges est un joli garçon, bien élevé et de bonne famille. S'il a la particule, tant mieux pour lui.

VIGNERON

Ça te flatte, que ton gendre ait la particule.

(Plus près et plus bas.)

MADAME VIGNERON

Oui, ça me flatte, j'en conviens, mais je ne sacrifierais pas le bonheur d'une de mes filles à une niaiserie sans importance. Veux-tu que je te dise tout, Vignerons ? Blanche est une enfant, c'est vrai, modeste et innocente, la chère petite, autant qu'on peut l'être, mais d'une sensibilité extraordinaire pour son âge ; nous ne nous repentirons pas de l'avoir mariée de bonne heure. Enfin, l'Abbé Mouton, un ami pour nous, qui nous connaît depuis vingt ans, ne se serait pas occupé de ce mariage, s'il n'avait pas été avantageux pour tout le monde.

VIGNERON

Qui est-ce qui te dit le contraire ? Mais c'est égal, nous sommes allés trop vite. D'abord un abbé qui fait des mariages, ce n'est pas son rôle. Ensuite explique-moi comment Madame de Saint-Genis, qui n'a pas le sou, je le répète, a d'aussi belles relations. Je pensais que les témoins de son fils seraient des gens sans importance ; elle en a trouvé, ma foi, de plus huppés que les nôtres. Un chef de division et un général ! Le chef de division, ça se conçoit, Monsieur Georges est dans ses bureaux ; mais le Général ?

(Elle le quitte.)

(Elle sort par la porte de droite en la laissant ouverte derrière elle.)

MADAME VIGNERON

Eh bien ? Quoi ? Le Général. Tu sais bien que Monsieur de Saint-Genis le père était capitaine. Va à tes affaires, mon ami. Blanche, donne à ton père sa redingote.

(Il ôte sa robe de chambre et passe le vêtement que lui apporte Blanche.)

VIGNERON

Vous voilà, vous, ingrate !

BLANCHE

Ingrate ! À quel propos me dis-tu cela ?

155

VIGNERON

À quel propos ? Si nous sommes riches aujourd'hui, si tu te maries, si je te donne une dot, n'est-ce pas à Monsieur Teissier que nous le devons ?

BLANCHE

Non, papa.

VIGNERON

Comment, non, papa. C'est bien Teissier, j'imagine, avec sa fabrique, qui m'a fait ce que je suis.

160

BLANCHE

C'est-à-dire que tu as fait de la fabrique de Monsieur Teissier ce qu'elle est. Sans toi, elle lui coûtait de l'argent ; avec toi, Dieu sait ce qu'elle lui en a rapporté. Tiens, papa, si Monsieur Teissier était un autre homme, un homme juste, après le mérite que tu as eu et la peine que tu t'es don-

née, voici ce qu'il te dirait : Cette fabrique m'a appartenu d'abord, elle a été à tous deux ensuite, elle est à vous maintenant. 165

(Il l'embrasse.)

VIGNERON

Bon petit coeur, tu mets du sentiment partout. Il faut en avoir du sentiment et ne pas trop compter sur celui des autres.

MADAME VIGNERON *(rentrant)*

Comment, Vigneron, tu es encore ici !

VIGNERON

Madame Vigneron, réponds-moi à cette question : suis-je l'obligé de Teissier ou bien Teissier est-il le mien ? 170

MADAME VIGNERON

Ni l'un ni l'autre.

VIGNERON

Explique-nous ça.

MADAME VIGNERON

Tu tiens beaucoup, mon ami, à ce que je rabâche cette histoire encore une fois ? 175

VIGNERON

Oui, rabâche-là.

MADAME VIGNERON

Monsieur Teissier, mes enfants, était un petit banquier, rue Guénégaud, n° 12, où nous demeurions en même temps que lui. Nous le connais-
 sions et nous ne le connaissions pas. Nous avions eu recours à son obli-
 geance dans des moments d'embarras et il nous avait pris quelques ef-
 fets, sans trop de difficultés, parce que nous avions la réputation d'être
 des honnêtes gens. Plus tard, Monsieur Teissier, dans le mic-mac de ses
 affaires, se trouva une fabrique sur les bras. Il se souvint de votre père
 et lui offrit de la conduire à sa place, mais en prenant Vigner on aux ap-
 pointements. À cette époque, notre ménage était hors de gêne ; votre
 père avait une bonne place dans une bonne maison, le plus sage était de
 la garder. Quinze mois se passèrent ; nous ne pensions plus à rien de-
 puis longtemps ; un soir, à neuf heures et demie précises, j'ai retenu
 l'heure, la porte de vos chambres était ouverte, Vigner on et moi nous
 nous regardions en vous écoutant dormir, on sonne. C'était Monsieur
 Teissier qui montait nos cinq étages pour la première fois. Il avait pris
 un grand parti, sa fabrique, pour dire le mot, ne fabriquait plus du tout ;
 il venait supplier votre père de la sauver en s'associant avec lui. Vigne-
 ron le remercia bien poliment et le remit au lendemain. Dès que Mon-
 sieur Teissier fut parti, votre père me dit, écoutez bien ce que me dit
 votre père : Voilà une chance qui se présente, ma bonne ; elle vient bien
 tard, quand nous commençons à être tranquilles ; je vais me donner
 beaucoup de mal, tu seras toujours dans les transes jusqu'à ce que je
 réussisse, si je réussis ; mais nous avons quatre enfants et leur sort est
 peut-être là. Elle essuie une larme et serre la main de son mari ; les en-
 fants se sont rapprochés ; émotion générale. Pour en revenir à ce que tu
 demandais, la chose me paraît bien simple. Teissier et Monsieur Vigne-
 ron ont fait une affaire ensemble ; elle a été bonne pour tous les deux,
 partant quittes.

(Il embrasse sa femme.)

VIGNERON

Hein, mes enfants, parle-t-elle bien, votre mère ! Prenez votre exemple sur cette femme-là et tenez-vous toujours à sa hauteur, on ne vous en demandera pas davantage. 205

MADAME VIGNERON

Tu flânes bien, mon ami, ça n'est pas naturel. Es-tu toujours indisposé ?

VIGNERON

Non, ma bonne, je me sens mieux au contraire ; il me semble que me voilà remis tout à fait. Maintenant je vais prier Mademoiselle Judith, la grande musicienne de la maison, de me faire entendre quelque chose, et puis je vous débarrasserai de ma présence. 210

JUDITH

Que veux-tu que je te joue ? Le Trouvère ?

(À Blanche.)

VIGNERON

Va pour le Trouvère. C'est gai, ça Le Trouvère ? C'est de Rossini ?

BLANCHE

Non, de Verdi. 215

VIGNERON

Ah ! Verdi, l'auteur des Huguenots.

BLANCHE

Non, Les Huguenots sont de Meyerbeer.

VIGNERON

C'est juste. Le grand Meyerbeer. Quel âge peut-il bien avoir aujourd'hui, Meyerbeer ?

BLANCHE

Il est mort.

220

(À Judith.)

VIGNERON

Bah !... Ma foi, il est mort sans que je m'en aperçoive... Tu ne trouves pas Le Trouvère ? Ne cherche pas, mon enfant, ne te donne pas cette peine. Tiens, joue-moi tout simplement... La Dame Blanche.

JUDITH

Je ne la connais pas.

VIGNERON

Tu ne connais pas la Dame Blanche ? Répète-moi ça. Tu ne connais pas... Alors à quoi te servent les leçons que je te fais donner, des leçons à dix francs l'heure. Qu'est-ce qu'il t'apprend, ton professeur ? Voyons, réponds, qu'est-ce qu'il t'apprend ?

225

JUDITH

Il m'apprend la musique.

VIGNERON

Eh bien ? La Dame Blanche, ce n'est donc pas de la musique ?

230

MARIE *(entraînant Judith)*

Allons, grande soeur, joue donc à papa ce qu'il te demande.

JUDITH *(se place au piano et attaque le morceau célèbre)*

D'ici voyez ce beau domaine, Dont les créneaux touchent le ciel ; Une invisible châtelaine Veille en tout temps sur ce castel. Chevalier félon et méchant, Qui tramez complot malfaisant, Prenez garde ! La dame Blanche vous regarde, La dame Blanche vous entend ! Vigneron s'est mis à chanter, puis sa femme, puis ses filles ; au milieu du couplet, arrivée de Gaston ; il passe la tête d'abord par la porte du fond, entre, va à la cheminée, prend la pelle et les pincettes et complète le charivari.

235

VIGNERON *(le couplet fini, courant sur son fils)*

D'où viens-tu, polisson ? Pourquoi n'étais-tu pas à table avec nous ?

GASTON

J'ai déjeuné chez un de mes amis.

240

VIGNERON

Comment l'appelles-tu, cet ami-là ?

GASTON

Tu ne le connais pas.

(Il s'éloigne de son fils pour le mieux voir ; Gaston a conservé la pelle et les pincettes ; il les lui prend et va les remettre à leur place ; il revient et à quelques pas de son fils le considère avec tendresse.)

(Il va à lui et le bichonne.)

(Bas.)

VIGNERON

Je crois bien que je ne le connais pas. Plante-toi là que je te regarde.
Tiens-toi droit. Montre-moi ta langue. Bien. Tousse un peu. Plus fort.
Très bien. Tu ne te fatigues pas trop, j'espère.

245

GASTON

À quoi, papa ? Je ne fais rien.

VIGNERON

Tu fais la bête en ce moment. Quand je te dis : tu ne te fatigues pas trop, je m'entends très bien, et toi aussi, polisson, tu m'entends très bien. As-tu besoin d'argent ?

GASTON

Non.

250

VIGNERON

Ouvre la main.

GASTON

C'est inutile.

VIGNERON *(plus haut)*

Ouvre la main.

GASTON

Je ne le veux pas.

VIGNERON

C'est papa Vigneron qui l'a élevé, cet enfant-là. Mets cet argent dans ta poche et plus vite que ça. Amuse-toi, fiston, je veux que tu t'amuses. Fais le monsieur, fais le diable, fais les cent dix-neuf coups. Mais minute ! Sorti d'ici, tu es ton maître ! Ici, devant tes soeurs, de la tenue, pas un mot de trop, pas de lettres qui traînent surtout. Si tu as besoin d'un confident, le voici.

255
260

JUDITH

Nous t'attendons, mon père, pour le second couplet.

(Il prend son chapeau et se dirige vers la porte ; il s'arrête, promène les yeux sur son petit monde, et revient comme un homme qui est bien où il est et a regret de s'en aller.)

VIGNERON *(après avoir tiré sa montre)*

Vous le chanterez sans moi le second couplet.

(Mme Vigneron s'approche, il passe un bras sous le sien.)

(Même jeu.)

(À Judith.)

(À Blanche.)

(À sa femme.)

MADAME VIGNERON (*approche un peu*)

Judith, lève-toi. Venez ici, jeunes filles. Si je m'écoutais, mes petits
 amours, je repasserais ma robe de chambre et j'attendrais le dîner avec
 vous. Malheureusement ma besogne ne se fait pas toute seule et je n'ai
 pas de rentes pour vivre sans travailler. Ça viendra peut-être, quand je
 serai propriétaire. Mais il faut attendre, primo, que mes maisons soient
 construites et secundo, que mes enfants soient établis. Qui aurait dit
 que cette gamine de Blanche, la plus jeune, entrerait la première en mé-
 nage ? À qui le tour maintenant. Judith ? Ah ! Judith n'est pas une de-
 moiselle bien commode à marier. À moins de rencontrer un prince, elle
 restera vieille fille. Qu'il vienne donc, ce prince, qu'il se présente, j'y
 mettrai le prix qu'il faudra. Quant à toi, polisson, qui te permets de rire
 quand je parle, je te laisse jeter ta gourme, mais tu n'en as pas pour bien
 longtemps. Je vais te prendre avec moi au premier jour, et tu commen-
 ceras par balayer la fabrique... de haut en bas... jusqu'à ce que je te
 mette aux expéditions ; je verrai après si tu es bon à quelque chose. De
 vous tous, ma petite Marie est celle qui me préoccupe le moins. Ce n'est
 pas une rêveuse... comme toi, ni une sentimentale... comme toi ; elle
 épousera un brave garçon, bien portant, franc du collier et dur à la
 peine, qui vous rappellera votre père quand je ne serai plus là. Je ne
 parle pas de toi, ma bonne ; à notre âge, on n'a plus de grands désirs ni
 de grands besoins. On est content quand la marmaille est contente. Je
 ne pense pas que ces enfants auraient été plus heureux ailleurs. Qu'est-
 ce qu'il faut maintenant ? Que le père Vignerons travaille quelques an-
 nées encore pour assurer l'avenir de tout ce monde-là, après il aura le
 droit de prendre sa retraite. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(*Vignerons leur échappe et sort rapidement.*)

LES ENFANTS

Adieu, papa. Embrasse-moi. Adieu.

SCÈNE II

Les Mêmes, moins Vigneron.

(À Blanche.)

(À Marie.)

(Jeux de scène pour accompagner la sortie des personnages.)

MADAME VIGNERON

Maintenant, mesdemoiselles, à vos toilettes. Toi, je te garde un instant, j'ai deux mots à te dire. Passe à la cuisine, mon enfant, et recommande bien à Rosalie de ne pas se faire attendre ; bouscule-la un peu ; elle nous aime beaucoup, notre vieille Rosalie, mais son dîner est toujours en retard. Allons, Gaston, laisse ta soeur rentrer chez elle ; tu prendras ta leçon de musique une autre fois.

295

SCÈNE III

Madame Vigneron, Blanche.

(Blanche quitte sa mère ; lorsqu'elle est arrivée à la porte de droite, Auguste entre par le fond et annonce Madame de Saint-Genis ; Blanche s'arrête.)

MADAME VIGNERON

Écoute-moi bien, ma minette, je n'ai pas le temps de te parler longuement, fais ton profit de ce que je vais te dire et ne me réplique pas, c'est

inutile. Je ne suis pas contente du tout de ta tenue et de tes manières, lorsque ton prétendu est là. Tu le regardes, tu lui fais des mines, il se lève, tu te lèves, vous allez dans les petits coins pour causer ensemble, je ne veux pas de ça, et aujourd'hui où nous aurons des étrangers avec nous, aujourd'hui moins que jamais. Que Monsieur Georges te plaise, que vous vous aimiez l'un et l'autre, c'est, pour le mieux puisqu'on vous marie ensemble, mais vous n'êtes pas encore mariés. Jusque-là, j'entends que tu t'observes davantage et que tu gardes tes sentiments pour toi, comme une jeune fille réservée doit le faire en pareil cas. Tu n'as pas besoin de pleurer. C'est dit, c'est dit. Essuie tes yeux, embrasse ta mère et va t'habiller. Va t'habiller.

SCÈNE IV

Madame Vigneron, Madame de Saint-Genis.

MADAME DE SAINT-GENIS

Bonjour, ma chère Madame Vigneron. Allons, embrassez-moi. C'est plus qu'une mode ici, c'est une rage, on s'embrasse toutes les cinq minutes. Je viens de bonne heure, mais que mon arrivée ne dérange rien. Si je vous gêne le moins du monde, dites-le franchement. Je m'en vais ou je reste, comme vous voudrez.

MADAME VIGNERON

Restez, Madame, restez, je vous en prie.

MADAME DE SAINT-GENIS

Vous aviez peut-être des visites à rendre ?

MADAME VIGNERON

Aucune.

MADAME DE SAINT-GENIS

Alors vous espériez en recevoir ?

MADAME VIGNERON

Pas davantage.

320

MADAME DE SAINT-GENIS

J'ôte mon chapeau ?

MADAME VIGNERON

Ou bien je vais vous l'ôter moi-même.

MADAME DE SAINT-GENIS

Les femmes comme vous, Madame Vignerón, qu'on voit quand on veut et qu'on peut surprendre à toute heure, c'est une rareté par le temps qui court. Je ne risquerais pas une indiscretion semblable chez mes amies les plus intimes.

325

MADAME VIGNERON

Asseyez-vous, Madame, et dites-moi d'abord comment vous allez.

MADAME DE SAINT-GENIS

Bien. Tout à fait bien. Je ne me souviens pas de m'être mieux portée. J'en faisais la remarque ce matin, devant ma toilette, en constatant que ma fraîcheur et mon embonpoint m'étaient revenus chez vous.

330

MADAME VIGNERON

Je veux depuis longtemps vous faire une question qui de vous à moi est bien sans conséquence. Quel âge avez-vous, madame ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Mais je ne cache pas mon âge, ma chère Madame. Je le voudrais que je ne le pourrais pas, mon fils est là. Il aura vingt-trois ans dans quelque jours, j'en avais dix-sept quand je l'ai mis au monde, comptez vous-même. 335

MADAME VIGNERON

Vous ne m'en voulez pas de cette petite curiosité ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Elle est si naturelle, entre vieilles femmes.

MADAME VIGNERON

Savez-vous, Madame, que nous sommes deux mères bien imprudentes, vous, en mariant un garçon si jeune, vingt-trois ans, et moi, en lui donnant ma fille ! 340

(Changeant de ton.)

MADAME DE SAINT-GENIS

Tranquillisez-vous, ma chère Madame Vigneron. Georges m'a été soumis jusqu'à ce jour, je compte bien le guider encore après son mariage. J'ai élevé mon fils très sévèrement, je crois vous l'avoir dit, aussi est-ce un enfant comme il y en a peu. Il n'a jamais fait de dettes et, ce qui n'est pas moins rare, il ne s'est pas dissipé avec les femmes. J'en connais quelques-unes cependant qui n'auraient pas demandé mieux. Mon fils a reçu une éducation complète ; il parle trois langues ; il est musicien ; il a un joli nom, de bonnes manières, des principes religieux, si avec tout cela il ne va pas loin, c'est que le monde sera bien changé. Dites-moi, 345
puisque'il est question de Georges et que j'agis toujours pour lui, j'avais 350

prié mon notaire de réparer un oubli sur le contrat, votre mari en a-t-il eu connaissance ?

MADAME VIGNERON

Je ne pourrais pas vous le dire.

MADAME DE SAINT-GENIS

Vous vous souvenez que Monsieur Vignerons, après avoir fixé l'apport de Mademoiselle Blanche à deux cent mille francs, nous a demandé de se libérer par annuités. 355

MADAME VIGNERON

C'est le contraire, Madame. Mon mari, avant toute chose, a déclaré que pour doter sa fille il exigerait du temps. Alors vous lui avez parlé de garanties, d'une hypothèque à prendre sur ses maisons en construction, et il a refusé. Enfin on s'est entendu du même coup sur le chiffre et sur les délais. 360

MADAME DE SAINT-GENIS

Soit ! Il ne m'en paraît pas moins juste et naturel, jusqu'à ce que les époux aient touché la somme entière, qu'elle leur produise des intérêts à cinq ou six pour cent, si on veut bien les fixer à six. Du reste, Monsieur Vignerons, dans la rédaction du contrat, s'est prêté de si bonne grâce à tous mes petits caprices qu'un de plus ne fera pas de difficultés entre nous. Parlons d'autre chose. Parlons de votre dîner. Vos convives sont-ils nombreux et quels sont-ils ? 365

MADAME VIGNERON

Vos témoins d'abord, les nôtres, le professeur de musique de ma fille aînée... 370

MADAME DE SAINT-GENIS

Ah ! Vous l'avez invité...

MADAME VIGNERON

Oui, Madame, nous avons invité ce garçon. Je sais bien que c'est un artiste, mais justement nous n'avons pas voulu le lui faire sentir.

MADAME DE SAINT-GENIS

Tenez, Madame Vigneron, vous trouverez peut-être que je me mêle de ³⁷⁵ce qui ne me regarde pas, mais à votre place, je recevrais Monsieur Mer-kens aujourd'hui encore et demain je ne le reverrais plus.

MADAME VIGNERON

Pourquoi, Madame ? Ma fille n'a jamais eu à s'en plaindre, ni de lui ni de ses leçons.

MADAME DE SAINT-GENIS

Mettons que je n'ai rien dit. Qui avez-vous encore ?

380

MADAME VIGNERON

Monsieur Teissier et c'est tout.

(Elle se lève et amicalement fait lever Mme Vigneron.)

MADAME DE SAINT-GENIS

Enfin, je vais donc le connaître, ce Monsieur Teissier, dont on parle si souvent et qu'on ne voit jamais ! Pourquoi, Madame, ne voit-on jamais l'associé de votre mari ?

MADAME VIGNERON

Mes filles ne l'aiment pas.

385

MADAME DE SAINT-GENIS

Vos filles ne font pas la loi chez vous. Je pense que Monsieur Vigneron passerait sur un enfantillage de leur part pour recevoir son associé.

MADAME VIGNERON

Mais ces messieurs se voient presque tous les jours, à la fabrique ; quand ils ont parlé de leurs affaires, ils n'ont plus rien à se dire.

MADAME DE SAINT-GENIS

Voyons, ma chère Madame Vigneron, je ne suis pas femme à abuser d'un secret qu'on me confierait ; j'en aurais le droit si je le surprenais moi-même. Convenez que c'est vous, pour une raison ou pour une autre, qui fermez la porte à Monsieur Teissier.

390

MADAME VIGNERON

Moi, madame ! Vous vous trompez bien. D'abord je fais tout ce qu'on veut ici ; ensuite, si je n'ai pas... de l'affection pour Monsieur Teissier, je n'ai pas non plus d'antipathie pour lui.

395

MADAME DE SAINT-GENIS

Il vous est... indifférent ?

MADAME VIGNERON

Indifférent, c'est le mot.

MADAME DE SAINT-GENIS

Alors, permettez-moi de vous le dire, vous êtes bien peu prévoyante ou par trop désintéressée. Monsieur Teissier est fort riche, n'est-ce pas ?

400

MADAME VIGNERON

Oui.

MADAME DE SAINT-GENIS

Il a passé la soixantaine ?

MADAME VIGNERON

Depuis longtemps.

MADAME DE SAINT-GENIS

Il n'a ni femme ni enfants ?

MADAME VIGNERON

Ni femme ni enfants.

405

MADAME DE SAINT-GENIS

On ne lui connaît pas de maîtresse ?

MADAME VIGNERON

Une maîtresse ! À Monsieur Teissier ! Pour quoi faire, mon Dieu ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Ne riez pas et écoutez-moi sérieusement comme je vous parle. Ainsi, vous avez là, sous la main, une succession considérable, vacante, pro-

chaine, qui pourrait vous revenir déceimment sans que vous l'enleviez à
personne, et cette succession ne vous dit rien ? Elle ne vous tente pas,
ou bien trouvez-vous peut-être que ce serait l'acheter trop cher par
quelques politesses et des semblants d'affection pour un vieillard ? 410

MADAME VIGNERON

Ma foi, madame, votre remarque est fort juste, elle n'était venue encore
à personne de nous. Vous allez comprendre pourquoi. Notre situation 415
ne serait plus la même, mon mari en serait moins fier et nous moins
heureux, si nous devions quelque chose à un étranger. Mais cette raison
n'en est pas une pour vous et rien ne vous empêchera, après le mariage
de nos enfants, de faire quelques avances à Monsieur Teissier. S'il s'y
prête, tant mieux. Si le nouveau ménage lui paraissait digne d'intérêt, je 420
serais enchantée pour Blanche et pour son mari qu'il leur revînt un peu
de bien de ce côté. Je vais plus loin, Madame. Si Monsieur Teissier, fati-
gué comme il doit l'être de vivre seul à son âge, se laissait toucher par
votre esprit et par vos charmes, je vous verrais de bien bon coeur
contracter un mariage qui ne serait pas sans inconvénients pour vous, 425
mais où vous trouveriez de grandes compensations.

MADAME DE SAINT-GENIS

Vous dites des folies, Madame Vigneron, et vous connaissez bien peu les
hommes. Monsieur Teissier, à la rigueur, ne serait pas trop âgé pour
moi, c'est moi qui ne suis plus assez jeune pour lui.

AUGUSTE (entrant)

Monsieur Merkens vient d'arriver, Madame ; dois-je le faire entrer ici
ou dans l'autre salon ? 430

MADAME VIGNERON

Que préférez-vous, Madame ? Rester seule, recevoir Monsieur Merkens ou assister à ma toilette.

MADAME DE SAINT-GENIS

Comme vous voudrez.

MADAME VIGNERON

Venez avec moi. Je vous montrerai quelques emplettes que j'ai faites et vous me direz si elles sont comme il faut. 435

MADAME DE SAINT-GENIS

Très volontiers.

(Elles sortent par la porte de gauche.)

MADAME VIGNERON

Faites entrer Monsieur Merkens et priez-le d'attendre un instant.

SCÈNE V

Auguste, Merkens, un cahier de musique à la main.

AUGUSTE

Entrez, mon cher Monsieur Merkens, et asseyez-vous, il n'y a que moi jusqu'à cette heure pour vous recevoir. 440

(Descendant la scène.)

MERKENS

C'est bien. Faites vos affaires, Auguste, que je ne vous retienne pas. Il est bon enfant, ce domestique, c'est insupportable.

AUGUSTE *(le rejoignant)*

Pas de leçons aujourd'hui, Monsieur Merkens, vous venez pour boustifailleur.

445

MERKENS

Mademoiselle Judith s'habille ?

AUGUSTE

Elle s'habille probablement. Mais vous savez, avec elle, une, deux, trois, c'est vite enlevé !

(Judith entre.)

MERKENS

Faites donc savoir à Mademoiselle Judith que je suis là et que je lui apporte la musique qu'elle attend.

450

(À Judith.)

AUGUSTE

Qu'est-ce que je vous disais ? Mademoiselle n'a pas mis beaucoup de temps à sa toilette, mais elle l'a bien employé.

(Il sort en emportant la robe de Vigneron.)

JUDITH

Merci, Auguste.

SCÈNE VI

MERKENS, JUDITH.

MERKENS

Votre domestique vient de me voler mon compliment, je ne trouve rien
après lui. 455

JUDITH

Ne cherchez pas, c'est inutile.

MERKENS *(lui roulant le morceau de musique)*

Voici votre oeuvre, Mademoiselle.

JUDITH

Donnez.

MERKENS

Le nom de l'auteur manque, mais je peux encore le faire mettre. 460

JUDITH

Gardez-vous-en bien.

MERKENS

Vous êtes contente ?

JUDITH

Je suis embarrassée. Je sais si bien que ma famille, maman surtout, prendra mal la chose et que notre petit complot ne lui plaira pas.

MERKENS

Ce que je vous ai dit de ce morceau, je vous le répète. Il est distingué et intéressant. Un peu triste, vous aviez peut-être un rhume de cerveau ce jour-là. Nous l'avons fait imprimer parce qu'il en valait la peine, tout le reste ne compte pas. ⁴⁶⁵

JUDITH

Entendons-nous bien, Monsieur Merkens. Je me réserve de montrer ma composition ou de n'en pas parler du tout, comme je le voudrai. ⁴⁷⁰

MERKENS

Pourquoi ?

JUDITH

On se tient tranquille à mon âge, c'est encore le plus sûr, sans se permettre des fantaisies qui ne conviennent pas à une jeune fille.

MERKENS

Les jeunes filles que je vois n'y regardent pas de si près.

(Elle ouvre le morceau et en lit le titre avec attendrissement.)

JUDITH (à part)

Raison de plus. « Adieu à la mariée. » Si ce morceau est triste, il ne faut pas que cela vous étonne. J'étais bien émue, allez, lorsque je l'ai écrit. Je ⁴⁷⁵

pensais à ma jeune soeur que nous aimons si tendrement et qui nous quitte si vite ; nous savons ce qu'elle perd, savons-nous ce qui l'attend ?

MERKENS

Ce mariage, soyez sincère, ne vous a causé aucune déception ?

JUDITH

Aucune. Que voulez-vous dire ?

480

MERKENS

Monsieur de Saint-Genis avait le choix en venant ici. Il pouvait demander l'aînée plutôt que la cadette.

JUDITH

C'eût été dommage. Ma soeur et lui font un petit couple charmant, tandis que nous ne nous serions convenus sous aucun rapport.

MERKENS

Patiencez, votre tour viendra.

485

JUDITH

Il ne me préoccupe pas.

MERKENS

Cependant vous souhaitez bien un peu de vous marier.

JUDITH

Le plus tard possible. Je me trouve à merveille et je ne pense pas à changer.

MERKENS

La composition vous suffit ?

490

JUDITH

Elle me suffit, vous l'avez dit.

MERKENS

Quel malheur qu'une belle personne comme vous, pleine de dons,
manque justement de ce je ne sais quoi qui les mettrait en oeuvre.

JUDITH

Quel je ne sais quoi ?

MERKENS *(à mi-voix)*

Le diable au corps.

495

JUDITH

Maman ne serait pas contente, si elle vous entendait en ce moment ; elle
qui me trouve déjà indisciplinée.

MERKENS

Votre mère vous gronde donc quelquefois ?

JUDITH

Quelquefois, oui. Mais ce qui est plus grave, elle ferme mon piano à clef
quand elle se fâche, et elle s'entend avec mon père qui nous supprime
l'Opéra.

500

MERKENS

Où vous mène-t-on alors ?

JUDITH

Au Cirque. Je ne blâme pas maman, du reste. Elle pense que l'Opéra me fait mal et elle n'a peut-être pas tort. C'est vrai, ce spectacle superbe, ces scènes entraînantes, ces chanteuses admirables, j'en ai pour huit jours avant de me remettre complètement.

505

MERKENS

On les compte, vous savez, ces chanteuses admirables.

JUDITH

Toutes le sont pour moi.

MERKENS

Vous les enviez peut-être ?

JUDITH

Elles me passionnent.

510

MERKENS

Faites comme elles.

JUDITH

Qu'est-ce que vous dites ? Moi, Monsieur Merkens, entrer au théâtre !

MERKENS

Pourquoi pas ? Les contraltos sont fort rares, le vôtre n'en a que plus de mérite. Vous avez de l'éclat, du feu, de l'âme, de l'âme surtout, beaucoup d'âme. Le monde ne pleurerait pas pour une bourgeoise de moins,⁵¹⁵ et une artiste de plus lui ferait plaisir.

JUDITH

C'est bien. N'en dites pas davantage. Je m'en tiendrai à vos leçons qui me paraissent meilleures que vos conseils. Êtes-vous libre ce soir ? Nous resterez-vous un peu après le dîner ?

MERKENS

Un peu. Je me promets bien encore d'entendre votre morceau.

520

JUDITH

Vous nous jouerez aussi quelque chose.

MERKENS

Ne me demandez pas ça. Je ne fais pas de manières avec vous et nous disons les choses comme elles sont. Quand je cause, j'ai de l'esprit, je suis amusant ; mais ma musique ne ressemble pas du tout à ma conversation.

525

JUDITH

On sautera.

MERKENS

Bah !

JUDITH

Oui, nous danserons. Blanche l'a désiré. C'est bien le moins qu'avant son mariage elle danse une fois avec son prétendu. Et puis Gaston nous ménage une surprise. Il a juré qu'il danserait un quadrille avec son père et qu'on ne les distinguerait pas l'un de l'autre. 530

MERKENS

Comment cela ?

JUDITH

Vous le verrez. Vous ne savez pas que mon frère imite papa dans la perfection. La voix, les gestes, la manière de plaisanter, il pense comme lui dans ces moments-là, c'est extraordinaire. 535

MERKENS

Voilà une jolie fête qui se prépare, je vous remercie bien de me retenir.

(Rentrent Madame Vigneron et Madame de Saint-Genis.)

JUDITH

Moquez-vous, Monsieur l'artiste. Je me figure, sans y regarder de trop près, que beaucoup de vos réunions ne valent pas le bruit que vous en faites ; on leur trouverait aussi des ridicules, pour ne pas dire plus. Vous aurez cet avantage chez nous d'être chez de bonnes gens. 540

SCÈNE VII

Les mêmes, Madame Vigneron, Madame de Saint-Genis.

(Judith va à elle ; elles s'accueillent affectueusement.)

MADAME DE SAINT-GENIS (*à part*)

J'étais bien sûre que nous les retrouverions ensemble.

MADAME VIGNERON (*elle porte une toilette criarde et beaucoup de bijouterie*)

Excusez-moi, Monsieur Merkens, de m'être fait attendre, les femmes n'en finissent jamais de s'habiller. Ma toilette vous plaît-elle ?

MERKENS

Elle m'éblouit.

545

MADAME VIGNERON

Un peu trop de bijoux peut-être, Madame de Saint-Genis me conseillait de les enlever.

MERKENS

Pourquoi, Madame ? La Princesse Limpérani en portait pour trois cent mille francs au dîner qu'elle a donné hier.

(Entrent Marie et Blanche.)

MADAME VIGNERON

Trois cent mille francs ! Alors j'aurais pu mettre tout ce que j'ai.

550

SCÈNE VIII

Les mêmes, Marie, Blanche.

MADAME VIGNERON (*allant à Judith*)

Ton père s'est attardé avec nous, il ne sera pas là pour recevoir son monde.

BLANCHE (*à Madame de Saint-Genis*)

Pourquoi votre fils ne vous a-t-il pas accompagnée ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Georges travaille, mon enfant ; vous ne comptez pas sur moi pour l'enlever à ses devoirs !

555

BLANCHE

Il n'en a plus qu'un maintenant, c'est de m'aimer comme je l'aime.

MADAME DE SAINT-GENIS

Celui-là est trop facile et ne doit pas lui faire oublier les autres. Nous nous battons ensemble, je vous en préviens, si vous me débauchez mon garçon.

560

MADAME VIGNERON (*à Madame de Saint-Genis*)

Je pense que les témoins de Monsieur Georges vont nous arriver bras-dessus bras-dessous.

(Auguste annonce « Monsieur Teissier. »)

MADAME DE SAINT-GENIS *(avec embarras)*

Non. Monsieur Lenormand et mon fils quitteront leur bureau ensemble pour se rendre ici, le général viendra de son côté. Le général et Monsieur Lenormand se connaissent, ils se sont rencontrés chez moi, mais je n'ai pas cherché à les lier davantage.

SCÈNE IX

Les mêmes, Teissier.

TEISSIER

Je suis votre serviteur, Madame.

MADAME VIGNERON

Donnez-moi votre chapeau, Monsieur Teissier, que je vous en débarrasse.

570

TEISSIER

Laissez, Madame, je le déposerai moi-même pour être plus certain de le retrouver.

MADAME VIGNERON

Comme vous voudrez. Asseyez-vous là, dans ce fauteuil.

TEISSIER

Un peu plus tard. Il fait très froid dehors et très chaud chez vous, je me tiendrai debout quelques instants pour m'habituer à la température de votre salon.

575

MADAME VIGNERON

Vous n'êtes pas malade ?

TEISSIER

J'évite autant que possible de le devenir.

MADAME VIGNERON

Comment trouvez-vous mon mari depuis quelque temps ?

(Il la quitte.)

TEISSIER

Bien. Très bien. Vignerons s'écoute un peu maintenant que le voilà dans l'aisance. Il a raison. Un homme vaut davantage quand il possède quelque chose. Occupez-vous de vos invités, Madame, j'attendrai le dîner dans un coin. 580

MADAME VIGNERON *(allant à Madame de Saint-Genis)*

Eh bien ? Le voilà, Monsieur Teissier ! Comment le trouvez-vous ?

(Auguste annonce : « Monsieur Bourdon. »)

MADAME DE SAINT-GENIS

Il a des yeux de renard et la bouche d'un singe. 585

MADAME VIGNERON

J'avais oublié de vous dire que notre notaire dînait avec nous.

SCÈNE X

Les mêmes, Bourdon.

BOURDON

Je vous présente mes hommages, Madame, Mesdemoiselles... Salutations.

(Bourdon s'incline.)

MADAME VIGNERON *(en les présentant à Bourdon)*

Madame de Saint-Genis ; Monsieur Merkens, le professeur de musique
de ma fille aînée. Vous nous arrivez un des premiers, monsieur Bour-
don, c'est bien aimable à vous. 590

MADAME DE SAINT-GENIS

Monsieur Bourdon donne là un bon exemple à ses confrères qui ne se piquent pas généralement d'exactitude.

(S'approchant de Madame de Saint-Genis.)

BOURDON

Oui, nous nous faisons attendre quelquefois, mais jamais à table. On
m'a chargé, Madame, de bien des compliments pour vous. 595

MADAME DE SAINT-GENIS

Monsieur Testelin sans doute ?

BOURDON

Précisément. Nous causons du mariage de Mademoiselle Vigneron avec monsieur votre fils et je lui disais que j'aurais l'honneur de dîner avec vous. « Vous verrez là une femme charmante, rappelez-moi bien à son souvenir. » 600

MADAME DE SAINT-GENIS

Monsieur Testelin est mon notaire depuis vingt ans.

(Plus près et plus bas.)

BOURDON

C'est ce qu'il m'a appris. Très galant, Testelin, un faible très prononcé pour les jolies femmes.

(Elle le quitte ; il sourit.)

MADAME DE SAINT-GENIS *(sèchement)*

C'est la première fois que je l'entends dire.

605

BOURDON *(à Madame Vigneron)*

Est-ce que Teissier ne dîne pas avec nous ?

MADAME VIGNERON *(lui montrant Teissier)*

Il est là, si vous désirez lui parler.

BOURDON

Bonjour, Teissier.

(Bas.)

TEISSIER

Ah ! Vous voilà, Bourdon. Approchez un peu et ouvrez vos oreilles. J'ai été aujourd'hui, mon ami, à la Chambre des notaires où j'avais affaire. 610
Le Président, à qui je parlais de mes vieilles relations avec vous, s'est étendu sur votre compte. « Je le connais, Bourdon, ce n'est pas l'intelligence qui lui manque ; il est fin ; très fin ; il s'expose quelquefois. Nous pourrions être obligés de sévir contre lui. »

BOURDON

Je me moque bien de la Chambre des notaires. Ils sont là une vingtaine 615
de prud'hommes qui veulent donner à la Chambre un rôle tout autre que le sien. C'est une protection pour nous et non pas pour le public.

TEISSIER

Entendez-moi bien, Bourdon. Je ne vous ai pas rapporté cette conversation pour vous empêcher de faire vos affaires. J'ai cru vous rendre service en vous avertissant. 620

(Auguste annonce : « Monsieur Lenormand, Monsieur Georges de Saint-Ge-
nis. »)

BOURDON

C'est bien ainsi que je le prends, mon cher Teissier, et je vous en remercie.

(Cette présentation et la suivante ont lieu au fond du théâtre. Georges seul descend la scène.)

MADAME DE SAINT-GENIS (*à Madame Vigneron*)

Je vais vous présenter Monsieur Lenormand

SCÈNE XI

LES MÊMES, LENORMAND, GEORGES, PUIS LE GÉNÉRAL FROMENTIN.

(Auguste annonce : « Monsieur le général Fromentin. »)

BLANCHE (*à Georges, bas*)

Ne me parle pas et éloigne-toi de moi. Maman m'a fait la leçon. Je ne
savais pas ce qu'elle allait me dire, j'ai eu bien peur.

625

BOURDON (*à Merkens*)

Vous êtes pianiste, Monsieur ?

MERKENS

Compositeur, Monsieur.

BOURDON

Vous êtes musicien, voilà ce que je voulais dire. Aimez-vous le monde ?

MERKENS

Je ne peux pas me dispenser d'y aller, on se m'arrache.

630

BOURDON

Si vous voulez vous rappeler mon nom et mon adresse, Monsieur Bourdon, notaire, 22, rue Sainte-Anne, je reçois tous les dimanches soirs. C'est bien simple chez moi, je vous en préviens. On arrive à neuf

heures, on fait un peu de musique, vous chantez la romance probablement, on prend une tasse de thé, à minuit tout le monde est couché.

635

MERKENS

Je ne vous promets pas de venir tous les dimanches.

(Auguste annonce : « Monsieur Vigneron. »)

BOURDON

Quand vous voudrez, vous nous ferez toujours plaisir.

MADAME DE SAINT-GENIS *(à Madame Vigneron)*

Comment, Madame, votre mari se fait annoncer chez lui ?

(Entre Gaston, il est revêtu de la robe de chambre que portait son père à la première scène, il imite sa voix et sa démarche.)

MADAME VIGNERON

Le domestique se sera trompé bien certainement.

SCÈNE XII

LES MÊMES, GASTON.

640

GASTON *(allant à Madame de Saint-Genis)*

Comment se porte la belle Madame de Saint-Genis ?

MADAME DE SAINT-GENIS *(se prêtant à la plaisanterie)*

Je vais très bien, Monsieur Vigneron, je vous remercie.

(À Merkens.)

(À Lenormand et au général.)

GASTON *(continuant)*

Monsieur Bourdon, votre serviteur. Bonjour, jeune homme. Enchanté, messieurs, de faire votre connaissance.

MADAME VIGNERON

Voyez, Messieurs, comme on a tort de gâter ses enfants ; ce petit gamin⁶⁴⁵ fait la caricature de son père.

(À ses soeurs.)

GASTON *(à Mme Vigneron)*

Eh bien, ma bonne, ce dîner avance-t-il ? Ah ! Dame ! Nous avons mis les petits plats dans les grands pour vous recevoir, on ne marie pas tous les jours sa fille. Quelle est celle de vous qui se marie ? Je ne m'en souviens plus. Il me semble qu'en attendant le dîner Mademoiselle Judith⁶⁵⁰ pourrait ouvrir son piano et nous faire entendre quelque chose, un morceau de La Dame Blanche, par exemple.

MADAME VIGNERON

Allons, Gaston, que ça finisse ! Ôte cette robe de chambre et tiens-toi convenablement.

(Les soeurs de Gaston lui enlèvent la robe de chambre en riant avec lui. - Gaïeté générale.)

GASTON

Oui, ma bonne.

655

SCÈNE XIII

LES MÊMES, AUGUSTE, PUIS LE MÉDECIN.

AUGUSTE (*s'approchant de Mme Vigneron*)

Il y a là un monsieur qui ne vient pas pour le dîner et qui voudrait parler à Madame.

MADAME VIGNERON

Quel monsieur, Auguste ? Est-ce une nouvelle plaisanterie complotée avec mon fils ?

660

AUGUSTE

Madame verra que non si elle me donne l'ordre de faire entrer.

MADAME VIGNERON

Ne faites entrer personne. Dites à ce monsieur que je ne peux pas le recevoir.

AUGUSTE

S'il insiste, Madame ?

MADAME VIGNERON

Renvoyez-le.

665

AUGUSTE (*se retournant*)

Le voici, madame.

LE MÉDECIN (*s'avançant*)

Madame Vigneron ?

MADAME VIGNERON

C'est moi, monsieur.

LE MÉDECIN (*plus près et plus bas*)

Vous avez des enfants ici, Madame ?

MADAME VIGNERON

Oui, Monsieur.

670

LE MÉDECIN

Éloignez-les. Faites ce que je vous dis, Madame, faites vite.

(Elle a ouvert la porte de droite et les fait défiler devant elle.)

MADAME VIGNERON (*troublée, vivement*)

Passez dans l'autre salon, mesdemoiselles. Allons, entendez-vous ce que je vous dis, passez dans l'autre salon. Gaston, va avec tes soeurs, mon enfant. Madame de Saint-Genis, ayez l'obligeance d'accompagner mes filles.

675

LE MÉDECIN (*aux hommes qui se sont levés*)

Vous pouvez rester, vous, Messieurs ; vous êtes parents de Monsieur Vigneron ?

BOURDON

Non, monsieur, ses amis seulement.

(On apporte Vigneron au fond du théâtre ; Madame Vigneron pousse un cri et se précipite sur le corps de son mari.)

LE MÉDECIN

Eh bien, Messieurs, votre pauvre ami vient d'être frappé d'une apoplexie foudroyante.

680

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME VIGNERON, MADAME DE SAINT-GENIS.

MADAME VIGNERON (*pleurant, son mouchoir à la main*)

Excusez-moi, Madame, je suis honteuse de pleurer comme ça devant vous, mais je ne peux pas retenir mes larmes. Quand je pense qu'il n'y a pas un mois, il était là, à la place où vous êtes, et que je ne le reverrai plus. Vous l'avez connu, madame ; il était si bon, mon mari, si heureux, 685 il était trop heureux et nous aussi, ça ne pouvait pas durer. Parlez-moi, Madame, je vais me remettre en vous écoutant. Je sais bien qu'il faut me faire une raison. Il devait mourir un jour. Mais j'avais demandé tant de fois à Dieu de m'en aller la première. N'est-ce pas, Madame, que Vigner- 690 ron est au ciel où vont les honnêtes gens comme lui ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Soyez-en bien sûre, Madame.

MADAME VIGNERON

Donnez-moi des nouvelles de votre fils ; je l'ai à peine vu depuis ce malheur. Il est bon aussi, votre fils ; Blanche m'a dit qu'il avait pleuré.

MADAME DE SAINT-GENIS

Georges va bien, je vous remercie.

MADAME VIGNERON

Pauvres enfants, qui s'aiment tant, voilà leur mariage bien reculé.

695

MADAME DE SAINT-GENIS

Je voulais justement vous parler de ce mariage, si je vous avais trouvée plus maîtresse de vous. Vous n'êtes pas raisonnable ni courageuse, ma chère.

(Changeant de ton.)

MADAME VIGNERON

Je sais ce que c'est que de perdre son mari. J'ai passé par là. Encore étais-je plus à plaindre que vous ; Monsieur de Saint-Genis, en mourant, ne me laissait que des dettes et un enfant de quatre ans sur les bras. Vous, vous avez de grandes filles en âge de vous consoler ; elles sont élevées ; l'avenir ne vous inquiète ni pour vous ni pour elles. Je me doute bien que dans l'état où vous êtes, vous n'avez pas songé un instant à vos affaires.

705

MADAME VIGNERON

Quelles affaires, Madame ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Vous devez penser que la succession de Monsieur Vigneron ne se liquidera pas toute seule ; il va y avoir des intérêts à régler et peut-être des difficultés à résoudre.

MADAME VIGNERON

Non, Madame, aucune difficulté. Mon mari était un trop honnête homme pour avoir eu jamais des affaires difficiles.

710

MADAME DE SAINT-GENIS

Elles peuvent le devenir après sa mort. Entendez-moi bien. Je ne doute pas de la loyauté de Monsieur Vigneron, je doute de celle des autres. Monsieur Teissier n'a pas bougé encore ?

MADAME VIGNERON

Monsieur Teissier est resté chez lui comme à son ordinaire. J'ai eu besoin d'argent, il m'a envoyé ce que je lui demandais en se faisant tirer l'oreille, nos rapports n'ont pas été plus loin jusqu'ici.

715

MADAME DE SAINT-GENIS

Écoutez bien ce que je vais vous dire, Madame Vigneron, et quand bien même mon avis tomberait à faux, prenez-le pour règle de votre conduite. Méfiez-vous de Monsieur Teissier.

720

MADAME VIGNERON

Soit, Madame, je me méfierai de lui. Mais en supposant qu'il fut mal intentionné, ce n'est pas moi, c'est mon notaire qui le mettrait à la raison.

MADAME DE SAINT-GENIS

Méfiez-vous de votre notaire.

MADAME VIGNERON

Oh ! Madame.

MADAME DE SAINT-GENIS

Ne faites pas : Oh ! Madame Vigneron, je connais messieurs les officiers publics. On ne sait jamais s'ils vous sauvent ou s'ils vous perdent, et l'on a toujours tort avec eux. ⁷²⁵

MADAME VIGNERON

Que direz-vous donc, Madame, quand vous saurez que Monsieur Bourdon, mon notaire, est en même temps celui de Monsieur Teissier ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Je vous dirai d'en prendre un autre. ⁷³⁰

MADAME VIGNERON

Non, madame ; j'ai en Monsieur Bourdon une confiance aveugle, je ne le quitterai que lorsqu'il l'aura perdue.

MADAME DE SAINT-GENIS

Il sera trop tard alors.

AUGUSTE (*entrant et s'approchant de Mme Vigneron*)

Monsieur Lefort présente ses compliments à madame et lui fait demander si elle a examiné son mémoire. ⁷³⁵

MADAME VIGNERON

Son mémoire ! Il me l'a donc donné ?

AUGUSTE

Oui, Madame.

MADAME VIGNERON

Où l'ai-je mis ? Je n'en sais rien.

AUGUSTE

Monsieur Lefort viendra voir Madame dans la journée.

(Auguste sort.)

MADAME VIGNERON

C'est bien. Dites que je le recevrai. Monsieur Lefort est notre architecte.⁷⁴⁰

MADAME DE SAINT-GENIS

Méfiez-vous de votre architecte !

MADAME VIGNERON

Je ne sais pas, Madame, où vous avez pris une si mauvaise opinion des autres, mais, à votre place, je ne voudrais pas la montrer.

MADAME DE SAINT-GENIS

C'est bien le moins vraiment qu'on vous mette sur vos gardes ; vous voyez des honnêtes gens partout.

⁷⁴⁵

MADAME VIGNERON

Et vous, Madame, vous n'en voyez nulle part.

MADAME DE SAINT-GENIS *(se levant)*

Je souhaite de tout mon coeur, ma chère Madame Vigneron, pour vous, à qui je ne veux aucun mal, et pour vos filles, qui sont réellement charmantes, que la succession de Monsieur Vigneron marche sur des rou-

lettres ; mais, en affaires, rien ne marche sur des roulettes. Ce qui est simple est compliqué, ce qui est compliqué est incompréhensible. Croyez-moi, oubliez un peu celui qui n'est plus pour penser à vous et à vos enfants. Je ne sache pas malheureusement que Monsieur Vigneron vous ait laissé un titre de rente ou des actions de la Banque de France. Non, n'est-ce pas ? Sa fortune, c'était cette fabrique dont il était propriétaire pour une moitié et Monsieur Teissier pour l'autre. Il possédait des terrains, c'est vrai, mais il en avait payé une bonne partie au moyen d'emprunts et d'hypothèques. Je vous rappelle tout cela de bonne amitié, parce que les femmes doivent s'avertir et se défendre entre elles ; d'intérêts, il me semble que je n'en ai plus ici. Nous avons fait un projet fort aimable, celui de marier nos enfants. N'est-il que reculé, je le voudrais, mais je le crois bien compromis. Les engagements pécuniaires qui avaient été pris de votre côté, il ne vous sera plus possible de les tenir, et pour rien au monde, je ne permettrais à mon fils de faire un mariage insuffisant, qu'il serait en droit de me reprocher plus tard.

(Pause et moment d'embarras.)

MADAME VIGNERON

Comme il vous plaira, Madame.

(Elle se dirige vers la porte du fond, reconduite très froidement par Mme Vigneron ; la porte s'ouvre, Teissier entre.)

(Elle sort.)

MADAME DE SAINT-GENIS *(vivement)*

Au revoir, chère Madame. Faites ce que je vous dis, occupez-vous de vos intérêts, nous reparlerons de nos enfants une autre fois. Mais pour l'amour de Dieu, Madame Vigneron, mettez-vous bien dans la tête la recommandation la plus utile et la plus amicale que je puisse vous faire.

Méfiez-vous de tout le monde, de tout le monde ! Restez, je vous en prie, ne m'accompagnez pas plus loin.

SCÈNE II

Madame Vigneron, Teissier.

(Un silence.)

MADAME VIGNERON *(pleurant, son mouchoir à la main)*

Quel malheur, monsieur Teissier, quel épouvantable malheur ! Mon pauvre Vigneron. C'est le travail qui l'a tué ! Pourquoi travaillait-il autant ? Il ne tenait pas à l'argent ; il ne dépensait rien pour lui-même. Ah ! Il voulait voir ses enfants heureux pendant sa vie et leur laisser une fortune après sa mort. 775

TEISSIER

Est-ce avec votre autorisation, Madame, que Madame de Saint-Genis s'est présentée chez moi pour connaître la situation qui vous était faite par le décès de votre mari ? 780

MADAME VIGNERON

J'ignorais complètement cette visite que je n'aurais pas permise.

TEISSIER

Mon devoir était bien net ; j'ai pris cette dame par le bras et je l'ai poussée à la porte de mon cabinet.

MADAME VIGNERON

Son indiscretion ne méritait pas autre chose. Tenez, Monsieur Teissier, ⁷⁸⁵
Madame de Saint-Genis était ici, lorsque vous êtes arrivé, elle me parlait
des affaires de mon mari. Vous les connaissiez, ses affaires, et vous les
comprenez mieux que personne, éclairez-moi.

(Mouvement de Madame Vigneron.)

TEISSIER

Je me suis amusé justement, dans un moment de loisir, à établir la suc-
cession de Vigneron. Avant tout, que désirez-vous savoir ? Si elle se sol- ⁷⁹⁰
dera en perte ou en bénéfice. Des calculs que j'ai relevés, la plume à la
main, résulte une situation générale que voici... Vous m'écoutez... La fa-
brique vendue...

MADAME VIGNERON

Pourquoi la vendre ?

TEISSIER

Il faudra en arriver là. Vos terrains et les quelques bâtisses qui avaient ⁷⁹⁵
été commencées, vendus également...

MADAME VIGNERON

Je garderai mes terrains.

TEISSIER

Vous ne le pourrez pas. Vos dettes courantes éteintes...

MADAME VIGNERON

Mais je n'ai pas de dettes.

TEISSIER

Je les évalue à quarante mille francs environ. Je ne comprends pas pour-
tant dans cette somme votre architecte, dont le règlement devra venir⁸⁰⁰
avec la vente de vos immeubles. Je continue. Les droits de
l'enregistrement acquittés...

MADAME VIGNERON

On paye donc, Monsieur, pour hériter de son mari ?

TEISSIER

On paye, oui, Madame. Les frais généraux liquidés... J'entends par frais⁸⁰⁵
généraux les honoraires du notaire, ceux de l'avoué, les dépenses impré-
vues, voitures, ports de lettres, etc. Bref, le compte que vous aurez ou-
vert sous cette rubrique : « Liquidation de feu Vigneron, mon mari », ce
compte-là entièrement clos, il vous restera une cinquantaine de mille
francs.

810

MADAME VIGNERON

Cinquante mille francs de rente.

*(Madame Vigneron le quitte brusquement ; après avoir sonné, elle ouvre le
meuble-secrétaire avec précipitation.)*

TEISSIER

Comment, de rente ? Vous n'écoutez donc pas ce que je vous dis ? Où
voyez-vous dans tout ce qu'a laissé Vigneron le capital nécessaire pour
établir une rente de cinquante mille francs ?

(À Auguste qui est entré.)

MADAME VIGNERON *(écrivain)*

« Mon cher monsieur Bourdon, ayez l'obligeance de venir me parler le plus tôt possible, je ne serai tranquille qu'après vous avoir vu. Je vous salue bien honnêtement : Veuve Vigneron. » Cinquante mille francs ! Portez cette lettre à la minute. 815

TEISSIER *(il a tiré un portefeuille bourré de papiers)*

Vous vous rendrez mieux compte à la lecture...

(Se retournant vers Teissier et lui faisant sauter son portefeuille.)

(Elle sort précipitamment par la porte de gauche.)

MADAME VIGNERON

Cinquante mille francs ! Gardez vos papiers, Monsieur, je n'ai plus d'affaires avec vous. 820

SCÈNE III

(Il va pour sortir, Marie entre par la porte de gauche.)

TEISSIER *(tout en ramassant ses papiers)*

Ignorance, incapacité, emportement, voilà les femmes ! À quoi pense celle-là, je me le demande ! Elle veut garder ses terrains, elle ne le pourra pas. Bourdon se chargera de le lui faire comprendre. S'il est possible à Bourdon de mener l'affaire comme il me l'a promis, vivement, sans bruit, je mets la main sur des immeubles qui valent le double de ce que je les payerai. Mais il ne faut pas perdre de temps. Attendre, ce serait 825

amener des acquéreurs et faire le jeu du propriétaire. Quand Bourdon saura que j'ai donné le premier coup, il se dépêchera de porter les autres.

830

SCÈNE IV

Teissier, Marie.

MARIE

Ne partez pas, Monsieur, avant d'avoir fait la paix avec ma mère. Elle a tant pleuré, ma pauvre mère, tant pleuré, qu'elle n'a plus toujours la tête à elle.

(Il plie le papier et le lui remet.)

TEISSIER *(revenant)*

Il était temps que vous m'arrêtiez, mademoiselle. J'allais de ce pas assig- 835
ner Madame Vigner on au Tribunal de commerce en remboursement
des avances que je lui ai faites. Je me suis gêné moi-même pour ne pas
laisser votre mère dans l'embarras. Il tire une seconde fois son porte-
feuille et y prend un nouveau papier. Vous aurez l'obligeance de lui re-
mettre ce petit compte qu'elle vérifiera facilement : « Au 7 janvier, 840
avancé à Madame Vigner on 4000 francs qui ont dû servir aux obsèques
de votre père ; au 15 janvier, avancé à Madame Vigner on 5000 francs
pour les dépenses de sa maison, c'est à ce titre qu'ils m'ont été deman-
dés ; au 15 également, écoutez cela, remboursé une lettre de change, si-
gnée : Gaston Vigner on, ordre : Lefébure, montant : 10.000 francs.» 845
Votre frère étant mineur, son engagement ne valait rien. Mais Madame
Vigner on n'aurait pas voulu frustrer un bailleur de fonds, que ce jeune
homme a trompé nécessairement sur son âge et sur ses ressources per-
sonnelles. Je suis votre serviteur.

MARIE

Restez, Monsieur, je vous prie de rester. Ce n'est pas ce compte qui a
bouleversé ma mère au point de s'emporter avec vous. Elle vous eût re-
mercié plutôt, tout en blâmant son fils comme il le mérite, d'avoir fait
honneur à sa signature. 850

TEISSIER *(surpris, avec un sourire)*

Vous savez donc ce que c'est qu'une signature ?

MARIE

Mon père me l'a appris. 855

TEISSIER

Il aurait mieux fait de l'apprendre à votre frère.

MARIE

Asseyez-vous, monsieur ; je suis peut-être bien jeune pour parler
d'affaires avec vous.

TEISSIER *(debout, souriant toujours)*

Allez, causez, je vous écoute.

MARIE

Je m'attendais bien, pour ma part, à un grand changement dans notre
position, mais qu'elle fût perdue entièrement, je ne le pensais pas. Dans
tous les cas, Monsieur, vous ne nous conseilleriez ni une faiblesse ni un
coup de tête. Que devons-nous faire alors ? Examiner où nous en
sommes, demander des avis, et ne prendre aucune résolution avant de
connaître le pour et le contre de notre situation. 860

865

TEISSIER

Ah !... Laissons de côté vos immeubles qui ne me regardent pas. Que faites-vous, en attendant, de la fabrique ?

MARIE

Qu'arriverait-il, Monsieur, si nous voulions la garder et vous la vendre ?

TEISSIER

Elle serait vendue. Le cas a été prévu par la loi.

MARIE

Il y a une loi ?

870

(Tirant un volume de sa poche.)

(Il lui passe le volume à une page indiquée ; pendant qu'elle prend connaissance de l'article, il la regarde avec un mélange d'intérêt, de plaisir et de moquerie.)

TEISSIER *(souriant toujours)*

Oui, mademoiselle, il y a une loi. Il y a l'article 815 du Code civil qui nous autorise l'un comme l'autre à sortir d'une association rompue en fait par la mort de votre père. Je peux vous mettre à même de vous en assurer tout de suite. Vous voyez quel est cet ouvrage : « Recueil des lois et règlements en vigueur sur tout le territoire français. » Je ne sors jamais sans porter un code sur moi, c'est une habitude que je vous engage à prendre. Avez-vous compris ?

875

(Pause.)

MARIE

Parfaitement.

TEISSIER

Vous vous appelez bien Marie et vous êtes la seconde fille de Vigneron ?

MARIE

Oui, Monsieur, pourquoi ?

880

TEISSIER

Votre père avait une préférence marquée pour vous.

MARIE

Mon père aimait tous ses enfants également.

TEISSIER

Cependant il vous trouvait plus raisonnable que vos soeurs.

MARIE

Il le disait quelquefois, pour me consoler de n'être pas jolie comme elles.

TEISSIER

Qu'est-ce qui vous manque ? Vous avez de beaux yeux, les joues fraîches, la taille bien prise, toutes choses qui annoncent de la santé chez une femme.

885

MARIE

Ma personne ne m'occupe guère, je ne demande qu'à passer inaperçue.

TEISSIER

C'est vous bien certainement qui aidez votre mère dans les détails de sa maison ; vous lui servez de scribe au besoin.

890

MARIE

L'occasion ne s'en est pas présentée jusqu'ici.

TEISSIER

La voilà venue. Je ne crois pas Madame Vigneron capable de se débrouiller toute seule et vous lui serez d'un grand secours... Avez-vous un peu le goût des affaires ?

MARIE

Je les comprends quand il le faut.

895

TEISSIER

La correspondance ne vous fait pas peur ?

MARIE

Non, si je sais ce que je dois dire.

(La quittant.)

TEISSIER

Calculez-vous facilement ? Oui ou non ? Vous ne voulez pas répondre ? Elle doit chiffrer comme un ange.

MARIE

Que pensez-vous, Monsieur, que valent nos immeubles ?

900

(Revenant à elle, après avoir pris son chapeau.)

TEISSIER

Votre notaire vous dira cela mieux que moi. Il faudra toujours, Mademoiselle, en revenir à mes calculs. Je sais bien ce que vous pensez : La fabrique est une affaire excellente, gardons la fabrique. Qui me dit d'abord qu'elle ne périlitera pas ? Qui me dit ensuite que vous-même, après avoir manœuvré habilement, vous ne voudrez pas la vendre pour la racheter à moitié prix ? 905

MARIE

Que prévoyez-vous là, Monsieur ?

TEISSIER

Je ne prévois que ce que j'aurais fait moi-même, si j'avais encore quarante ans au lieu de soixante et quelques. En résumé, vos besoins d'argent d'une part, mes intérêts sagement appréciés de l'autre, nous amènent à la vente de notre établissement. Sa situation est très prospère. La mort de son directeur est une occasion excellente, qui ne se représentera pas, pour nous en défaire, profitons-en. Vous n'avez pas autre chose à me dire ? 910

MARIE

Ne partez pas, Monsieur, avant d'avoir revu ma mère ; elle est plus calme maintenant, elle vous écoutera très volontiers. 915

TEISSIER

C'est inutile. J'ai dit ce qu'il fallait à Madame Vigneron et vous êtes assez intelligente pour lui expliquer le reste.

MARIE *(après avoir sonné)*

Faites ce que je vous demande, Monsieur. Ma mère n'a pas été maîtresse d'un mouvement d'impatience ; en allant à elle, vous lui donnerez l'occasion de vous exprimer ses regrets. 920

(La quittant.)

(Auguste entre.)

TEISSIER

Soit ! Comme vous voudrez ! Vous désirez donc que nous vivions en bons rapports ? Vous n'y gagnerez rien, je vous le dis d'avance. Quel âge peut bien avoir Mademoiselle Marie ? Vingt ans à peine ! Mais c'est déjà une petite personne, modeste, sensée, s'exprimant fort convenablement... Et ce que son père ne m'avait pas dit : très appétissante. 925

MARIE

Suivez Auguste, il vous conduira près de ma mère.

(Il entre à gauche, sur un signe que lui fait Auguste de prendre par là.)

TEISSIER *(après avoir cherché un compliment sans le trouver)*

Je suis votre serviteur, Mademoiselle.

SCÈNE V

Marie, puis Blanche.

MARIE *(fondant en larmes)*

Mon père ! Mon père !

930

BLANCHE *(entrant et allant lentement à elle)*

Qui était là, avec toi ?

MARIE

Monsieur Teissier.

BLANCHE

C'est ce vilain homme que tu gardes si longtemps ?

MARIE

Tais-toi, ma chérie, tais-toi. Il faut maintenant veiller sur nous et ne plus parler imprudemment.

935

BLANCHE

Pourquoi ?

MARIE

Pourquoi ? Je ne voudrais pas te le dire, mais que tu le saches aujourd'hui ou demain, la peine sera toujours la même.

BLANCHE

Qu'est-ce qu'il y a ?

MARIE

Nous sommes ruinées peut-être.

940

(Marie baisse la tête ; Blanche fond en larmes, elles se jettent dans les bras l'une de l'autre ; elles se séparent, mais Blanche reste encore émue et sanglotante.)

BLANCHE

Ruinées !

MARIE

J'ai eu tort de te parler d'un malheur qui n'est pas inévitable. La vérité, la voici : je ne vois pas bien clair encore dans nos affaires, mais elles ne me promettent rien de bon. Il est possible cependant qu'elles s'arrangent, à une condition : soyons raisonnables, prudentes, pleines 945 de ménagements avec tout le monde et résignons-nous dès maintenant à passer sur bien des dégoûts.

BLANCHE

Vous ferez ce que vous voudrez, Maman, Judith et toi, je ne me mêlerai de rien. Je voudrais dormir jusqu'à mon mariage.

MARIE

Ton mariage, ma chérie ! 950

BLANCHE

Qu'est-ce que tu penses ?

MARIE

Je pense bien tristement que ce mariage te préoccupe et peut-être n'est-il plus possible aujourd'hui.

BLANCHE

Tu juges donc bien mal Monsieur de Saint-Genis pour le croire plus sensible à une dot qu'à un cœur. 955

MARIE

Les hommes, en se mariant, désirent les deux. Mais Monsieur de Saint-Genis serait-il plus désintéressé qu'un autre, il a une mère qui calculera pour lui.

BLANCHE

Sa mère est sa mère. Si elle a des défauts, je ne veux pas les voir. Mais elle est femme et ne voudrait pas que son fils manquât de loyauté envers une autre femme. 960

MARIE

Il ne faut pas, ma chérie, que le malheur nous rende injustes et déraisonnables. Les engagements ont été réciproques : si nous ne pouvons plus tenir les nôtres, Monsieur de Saint-Genis se trouvera dégagé des siens. 965

(Pause.)

BLANCHE

Tu te trompes, sois-en sûre, tu te trompes. Demain, si je disais demain, dans un an ou dans dix, Georges m'épousera comme il le veut et comme il le doit. Ne parlons plus de cela. Mon mariage, vois-tu, ne ressemble pas à tant d'autres qui peuvent se faire ou se défaire impunément, et tu ne sais pas la peine que tu me causes en doutant une minute de sa réalisation. Explique-moi un peu comment nous serions ruinées ? 970

MARIE

Plus tard ; je ne le sais pas bien moi-même.

BLANCHE

Qui te l'a dit ?

MARIE

Monsieur Teissier. Prends garde, je te le répète. Monsieur Teissier est là, chez ma mère ; je viens de le réconcilier avec elle.

975

BLANCHE

Ils s'étaient donc fâchés ?

MARIE

Oui, ils s'étaient fâchés. Maman, dans un mouvement d'impatience, l'avait congédié de chez elle.

BLANCHE

Maman avait bien fait.

MARIE

Maman avait eu tort et elle l'a compris tout de suite. Notre situation est assez grave sans que nous la compromettons encore par des vivacités⁹⁸⁰ et des imprudences. Il y va, penses-y bien, Blanche, de notre existence à toutes, de l'avenir de tes soeurs, du tien autant que du nôtre. Si certaine que tu sois de Monsieur de Saint-Genis, un homme y regarde à deux fois avant d'épouser une jeune fille qui n'a rien. Tu es la plus charmante⁹⁸⁵ petite femme de la terre, toute de coeur et de sentiment ; l'argent n'existe pas pour toi. Mais l'argent, vois-tu, existe pour les autres. On le retrouve partout. Dans les affaires, et nous sommes en affaires avec Monsieur Teissier. Dans les mariages aussi, tu l'apprendras peut-être à tes dépens. Il faut bien que l'argent ait son prix, puisque tant de mal-⁹⁹⁰

heurs arrivent par sa faute et qu'il conseille bien souvent les plus vaines résolutions.

BLANCHE (*à part*)

Serait-ce possible qu'un tout jeune homme, épris comme il le dit, aimé comme il le sait, plutôt que de sacrifier ses intérêts, commît une infamie !

995

MARIE

Qu'est-ce que je désire, ma chérie ? Que ce mariage se fasse, puisque tu y vois le bonheur pour toi. Mais à ta place, je voudrais être prête à tout : ravie, s'il se réalise, et résignée, s'il venait à manquer.

BLANCHE

Résignée ! Si je pensais que Monsieur de Saint-Genis ne m'eût recherchée que pour ma dot, je serais la plus honteuse des femmes, et si, ma dot perdue, il hésitait à m'épouser, je deviendrais folle ou j'en mourrais.

1000

MARIE

Tu l'aimes donc bien ?

BLANCHE

Oui, je l'aime ! Je l'adore, si tu veux le savoir ! Il est doux, il est tendre, c'est un enfant comme moi. Je suis certaine qu'il a du coeur et qu'il est incapable d'une mauvaise action. Tu comprends, n'est-ce pas, que je veuille l'avoir pour mari ? Eh bien, me tromperais-je sur son compte, ne méritât-il ni mon affection ni mon estime, serait-ce le dernier des hommes, il faut maintenant que je l'épouse.

1005

MARIE (*à part*)

Elle souffre, la pauvre enfant, et elle déraisonne.

(*À Marie.*)

BLANCHE (*à part*)

Ah ! Quelle faute nous avons commise ! Quelle faute ! Tu me connais, 1010
toi, ma soeur, nous vivons ensemble depuis vingt ans sans un secret
l'une pour l'autre. Est-ce que je ne suis pas une belle petite fille, bien ai-
mante, c'est vrai, mais bien honnête aussi ? Je n'ai jamais eu une pensée
qu'on ne puisse pas dire. Si j'avais rencontré Monsieur de Saint-Genis
dans la rue ou ailleurs, je ne l'aurais pas seulement regardé. Il est venu 1015
ici, la main dans celle de mon père, nous nous sommes plu tout de suite
et l'on nous a fiancés aussitôt. Maman me recommandait bien plus de
sagesse avec mon futur, mais c'était mon futur, je ne voyais pas de dan-
ger ni un bien grand mal en me confiant à lui.

MARIE

Allons, calme-toi, tu exagères comme toujours. Tu as dit à Monsieur de 1020
Saint-Genis que tu l'aimais, n'est-ce pas, tu es bien excusable puisque tu
devais l'épouser. Vous vous preniez les mains quelquefois et vous vous
êtes embrassés peut-être, c'est un tort sans doute mais qui ne vaut pas
les reproches que tu te fais.

BLANCHE (*après avoir hésité*)

Je suis sa femme, entends-tu, je suis sa femme !

1025

MARIE (*très innocemment*)

Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

BLANCHE *(surprise d'abord et émerveillée)*

Oh ! Pardon, pardon, chère soeur, pure comme les anges, je n'aurais jamais dû te parler ainsi. Oublie ce que je viens de te dire, ne cherche pas à le comprendre et ne le répète à personne surtout, ni à maman, ni à Judith.

1030

MARIE

Sais-tu que je te crois un peu folle ou bien c'est moi qui suis une petite bête.

(Elle l'embrasse passionnément.)

BLANCHE

Oui, je suis folle, et toi tu es la plus belle enfant et la plus charmante soeur qu'on puisse rêver.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BOURDON.

1035

BOURDON

Bonjour, Mesdemoiselles. Madame Vigneron est là sans doute ? Ayez l'obligeance de lui dire que je l'attends.

(Blanche sort par la porte de gauche.)

MARIE

Va, ma chérie.

SCÈNE VII

Marie, Bourdon, puis Madame Vignerou.

BOURDON

Votre mère vient de m'écrire qu'elle était très impatiente de me voir, je
le conçois sans peine. Je l'attendais tous les jours à mon étude. 1040

MARIE

Ma mère, Monsieur Bourdon, a été si désolée et si souffrante...

BOURDON

Je comprends très bien, Mademoiselle, que frappée comme elle vient de
l'être, votre mère ne s'amuse pas à faire des visites ou à courir les maga-
sins ; mais on prend sur soi de venir voir son notaire, et si c'est encore 1045
trop, on le prie de passer. La succession de Monsieur Vignerou, fort
heureusement, ne présente pas des difficultés bien sérieuses ; cependant
votre père a laissé une grosse affaire de terrains, qui demande à être
examinée de près et liquidée le plus tôt possible ; vous entendez, liqui-
dée le plus tôt possible. 1050

MARIE

Voici ma mère.

(Un silence.)

MADAME VIGNERON *(pleurant, son mouchoir à la main)*

Quel malheur, Monsieur Bourdon, quel épouvantable malheur ! Mon
pauvre Vignerou ! Ce n'est pas assez de le pleurer nuit et jour, je sens
bien là que je ne lui survivrai pas.

BOURDON

Dites-moi, Madame, pendant que j'y pense : est-ce avec votre autorisation que Madame de Saint-Genis s'est présentée chez moi pour connaître la situation qui vous était faite par le décès de votre mari ? 1055

MADAME VIGNERON

C'est sans mon autorisation, et si Madame de Saint-Genis vous faisait une nouvelle visite...

BOURDON

Tranquillisez-vous. J'ai reçu Madame de Saint-Genis de manière à lui ôter l'envie de revenir. Vous avez désiré me voir, Madame. Parlons peu, parlons vite et parlons bien. 1060

MADAME VIGNERON

Je ne vous retiendrai pas longtemps, Monsieur Bourdon, je n'ai qu'une question à vous faire. Est-il vrai, est-il possible que mon mari en tout et pour tout ne laisse que cinquante mille francs ? 1065

BOURDON

Qui vous a dit cela ?

MADAME VIGNERON

Monsieur Teissier.

(Madame Vigneron fond en larmes et va tomber sur le canapé; il la rejoint.)

BOURDON

Cinquante mille francs ! Teissier va peut-être un peu vite. Vous le connaissez. Ce n'est pas un méchant homme, mais il est brutal sur la question argent. J'espère et je ferai tout mon possible, soyez-en bien sûre, Madame, pour qu'il vous revienne quelque chose de plus. Vous espérez donc, Madame, que la succession de Monsieur Vignerou serait considérable ? À combien l'estimiez-vous ? 1070

MADAME VIGNERON

Je ne sais pas, Monsieur.

(Il la quitte.)

(Revenant à Madame Vignerou.)

BOURDON

Cependant vous avez dû vous rendre compte de ce que laissait Monsieur Vignerou. Quand on perd son mari, c'est la première chose dont on s'occupe. Teissier n'en est pas moins très blâmable, et je ne me gênerai pas pour le lui dire, de vous avoir jeté un chiffre en l'air. Les affaires ne se font pas ainsi. On procède à une liquidation par le commencement, par les choses les plus urgentes ; on avance pas à pas ; quand on est arrivé au bout, il reste ce qu'il reste. Avez-vous décidé quelque chose, Madame, pour vos terrains ? Vous vous trouvez là en face d'une nécessité manifeste, il faut les vendre. 1075 1080

MARIE

Quelle somme pensez-vous que nous en tirions ?

BOURDON (*allant à Marie*)

Quelle somme, Mademoiselle ? Aucune ! Vous ne devez compter sur rien.

1085

MADAME VIGNERON (*se levant*)

Quel avantage alors aurons-nous à nous en défaire ?

(Rentre Teissier par la porte de gauche, Blanche derrière lui.)

BOURDON (*revenant à Madame Vignerón*)

Quel avantage, Madame ? Celui de vous retirer un boulet que vous avez aux pieds. Croyez-moi, je n'ai pas l'habitude, dans les conseils que je donne, de me montrer aussi affirmatif que je le suis en ce moment. Chaque jour de retard est gros de conséquences pour vous. Pendant que vous délibérez, Catilina est aux portes de Rome. Catilina, dans l'espèce, ce sont les hypothèques qui vous dévorent, votre architecte qui vous attend avec son mémoire, et le fisc qui va se présenter avec ses droits.

1090

SCÈNE VIII

Les mêmes, Teissier, Blanche.

1095

TEISSIER

Bonjour, Bourdon.

BOURDON

Bonjour, Teissier. J'étais en train d'expliquer à Madame Vignerón et à sa fille l'impossibilité où elles se trouvent de conserver leurs terrains.

TEISSIER

Je n'ai rien à voir là dedans. Ces dames ne peuvent pas trouver un meilleur conseiller que vous. Elles sont en bonnes mains.

1100

BOURDON

Remarquez bien, je vous prie, Madame, le point de vue auquel je me place pour qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous. Je ne voudrais pas me trouver plus tard exposé à des reproches que je ne mériterais pas. Je me borne à établir ceci : le statu quo est funeste à vos intérêts, sortez du statu quo. Je ne vous dis pas, bien loin de là, que la situation de vos immeubles me paraisse excellente et que le moment soit bien choisi pour les mettre en adjudication. Non. Cependant, en présentant cette affaire sous son jour le plus favorable et je n'y manquerai pas, en la dégageant de bien des broussailles, avec un peu de charlatanisme et de grosse caisse, nous arriverons peut-être à un résultat satisfaisant.

1105

1110

(Bas, à Bourdon.)

TEISSIER *(à part)*

Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce qu'il dit ? Nous ne sommes donc plus d'accord ?

(Allant à Mme Vigneron.)

(Il fait mine de se retirer.)

BOURDON *(bas, à Teissier)*

Laissez-moi faire. Voyez, Madame, réfléchissez, mais réfléchissez vite, je vous y engage. Quand vous aurez pris une décision, vous me la ferez connaître.

1115

TEISSIER

Ne partez pas, Bourdon, sans que nous ayons dit un mot de la fabrique.

(Teissier sourit.)

BOURDON

La fabrique, mon cher Teissier, peut attendre. Je voudrais avant tout débarrasser Madame Vigneron de ses terrains. Nous sommes en présence d'une veuve et de quatre enfants qui se trouvent appauvris du jour au lendemain, il y a là une situation très intéressante, ne l'oublions pas.

1120

AUGUSTE *(entrant, bas, à Madame Vigneron)*

Monsieur Lefort est là, Madame.

MADAME VIGNERON

Ayez l'obligeance, Monsieur Bourdon, de rester encore un instant. Vous allez entendre notre architecte qui vous fera peut-être changer d'avis.

BOURDON

Je suis à vos ordres, Madame.

MADAME VIGNERON *(à Auguste)*

Faites entrer Monsieur Lefort et priez Mademoiselle Judith de venir ici.

1125

SCÈNE IX

LES MÊMES, LEFORT, PUIS JUDITH.

MADAME VIGNERON *(pleurant, son mouchoir à la main)*

Quel malheur, Monsieur Lefort, quel épouvantable malheur ! Mon pauvre Vigneron ! Je ne me consolerais jamais de la perte que j'ai faite.

(Il a les manières communes et la voix forte.)

(Il descend la scène.)

LEFORT

Allons, madame, ne vous désolez pas comme ça ; avec du sang-froid et de la persévérance, nous arriverons à remplacer votre mari.

1130

TEISSIER

Bonjour, Lefort.

(Judith entre ici.)

LEFORT

Je vous salue, Monsieur Teissier.

MARIE *(à Lefort)*

Vous vous intéressiez beaucoup, Monsieur, aux travaux qui vous avaient été confiés ?

LEFORT

Oui, Mademoiselle. Vignerons n'étaient pas un client pour moi, c'était un frère. 1135

MARIE

Nous sommes à la veille de prendre une décision fort importante...

LEFORT

Disposez de moi. Mon temps vous appartient, ma bourse est à votre service. Les enfants de Vignerons sont mes enfants.

MARIE

Si vous aviez quelques éclaircissements, quelque projet même à nous communiquer, ayez l'obligeance de tout dire en présence de ces messieurs. 1140

LEFORT

Je suis prêt, Mademoiselle. Ces messieurs ne me font pas peur. J'ai l'habitude de mettre ma poitrine en avant.

MADAME VIGNERON

Asseyez-vous là, Monsieur Lefort. 1145

LEFORT *(assis)*

Avez-vous ouvert mon mémoire, Madame ? Non, n'est-ce pas ? Tant pis. Il renfermait une notice sur les terrains de Monsieur Vignerons où toute l'affaire est exposée depuis A jusqu'à Z. Si j'avais cette notice sous les yeux, je serais plus bref et je me ferais mieux comprendre.

MARIE

Je peux vous la donner, Monsieur, j'ai serré moi-même votre mémoire. 1150

LEFORT

Vous m'obligerez. Marie va au meuble-secrétaire, en passant devant sa mère et Teissier assis l'un près de l'autre.

TEISSIER *(à Madame Vigneron)*

Elle a de l'ordre, votre demoiselle ?

MADAME VIGNERON

Beaucoup d'ordre.

TEISSIER

Ce sera plus tard une femme de tête ? 1155

MADAME VIGNERON

Oui, je le crois.

(Pas de réponse.)

TEISSIER

Calcule-t-elle facilement ?

(Il a pris le mémoire des mains de Marie et en détache une partie qu'il donne à Lefort.)

(Ils échangent un regard hostile.)

BOURDON

C'est là sans doute ce que vous désirez. Si vous le permettez, je parcourrai votre mémoire en vous écoutant.

LEFORT *(en martelant chacune de ses phrases)*

Dès le principe, les terrains de Monsieur Vigneron, situés à l'extrémité de Paris, dans le voisinage d'une gare, soumis de ce chef à mille servitudes, étaient, au prix où il les avait achetés, une détestable affaire. Disons le mot, il avait été mis dedans. 1160

BOURDON

Je vous arrête. Personne n'avait intérêt à tromper Monsieur Vigneron. Il avait acheté ces terrains dans l'espoir qu'ils seraient expropriés. 1165

LEFORT

Expropriés ? Par qui ?

BOURDON

Par le chemin de fer.

LEFORT

Quelle bonne blague ! C'était le chemin de fer qui les vendait.

BOURDON

En êtes-vous sûr ?

LEFORT

Parfaitement sûr. 1170

BOURDON

Soit. Alors on supposait que la Ville, qui avait entrepris de grands travaux dans les quartiers excentriques, aurait besoin de ces terrains. Je me souviens maintenant ; on espérait traiter avec la Ville.

(Avec une pantomime comique.)

LEFORT

Avec la Ville ou avec le grand Turc. Il ne faut pas m'en conter à moi pour tout ce qui regarde les immeubles, je connais la place de Paris depuis A jusqu'à Z. Je continue. Monsieur Vigneron, qui avait été mis dedans, je maintiens le mot, s'aperçut bien vite de sa sottise et il voulut la réparer. Comment ? En faisant bâtir. Il vint me trouver. Il connaissait de longue date ma conscience et mon désintéressement, je ne le quittai plus qu'il ne m'eût confié les travaux. Malheureusement, à peine mes études étaient-elles faites et les premières fondations commencées... Vigneron décampait pour l'autre monde.

BOURDON

Nous connaissons tous ces détails, mon cher Monsieur, vous nous faites perdre notre temps à nous les raconter.

(Avec une pantomime comique.)

LEFORT

Les héritiers se trouvent dans une passe difficile, mais dont ils peuvent sortir à leur avantage. Ils ont sous la main un homme dévoué, intelligent, estimé universellement sur la place de Paris, c'est l'architecte du défunt qui devient le leur. L'écouteront-ils ? S'ils repoussent ses avis et sa direction... La partie est perdue pour eux.

BOURDON

Arrivez donc, Monsieur, sans tant de phrases, à ce que vous proposez.

1190

(Avec volubilité.)

(Avec une pantomime comique.)

LEFORT

Raisonnons dans l'hypothèse la plus défavorable, Monsieur Lefort, qui vous parle en ce moment, est écarté de l'affaire. On règle son mémoire, loyalement, sans le chicaner sur chaque article. Monsieur Lefort n'en demande pas plus pour lui. Que deviennent les immeubles ? Je répète qu'ils sont éloignés du centre, chargés de servitudes, j'ajoute : grevés d'hypothèques, autant de raisons qu'on fera valoir contre les propriétaires au profit d'un acheteur mystérieux qui ne manquera pas de se trouver là. On dépréciera ces immeubles, on en précipitera la vente, on écartera les acquéreurs, on trompera le tribunal pour obtenir une mise à prix dérisoire, on étouffera les enchères, Voilà une propriété réduite à zéro.

1195

1200

BOURDON

Précisez, Monsieur, j'exige que vous précisiez. Vous dites : on fera telle, telle et telle chose. Qui donc les fera, s'il vous plaît ? Savez-vous que de pareilles manoeuvres ne seraient possibles qu'à une seule personne et que vous incriminez le notaire qui sera chargé de l'adjudication ?

1205

LEFORT

C'est peut-être vous, monsieur.

BOURDON

Je ne parle pas pour moi, Monsieur, mais pour tous mes confrères, qui se trouvent atteints par vos paroles. Vous attaquez bien légèrement la corporation la plus respectable que je connaisse. Vous mettez en suspension la loi elle-même dans la personne des officiers publics chargés de l'exécuter. Vous faites pis, Monsieur, si c'est possible. Vous troublez la sécurité des familles. Il vous sied bien vraiment de produire une accusation semblable et de nous arriver avec un mémoire de trente-sept mille francs. 1210

LEFORT

Je demande à être là, quand vous présenterez votre note. 1215

BOURDON

Terminons, Monsieur. En deux mots, qu'est-ce que vous proposez ?

LEFORT

J'y arrive à ce que je propose. Je propose aux héritiers Vignerons de continuer les travaux...

BOURDON

Allons donc, il fallait le dire tout de suite. Vous êtes architecte, vous proposez de continuer les travaux. 1220

LEFORT

Laissez-moi finir, monsieur.

BOURDON

C'est inutile. Si Madame Vigneron veut vous entendre, libre à elle ; mais moi, je n'écouterai pas plus longtemps des divagations. Quelle somme mettez-vous sur table ? Madame Vigneron n'a pas d'argent, je vous en préviens, où est le vôtre ? Dans trois mois, nous nous retrouverions au même point, avec cette différence que votre mémoire, qui est
1225
aujourd'hui de trente-sept mille francs, s'élèverait au double, au train dont vous y allez. Ne me forcez pas à en dire davantage. Je prends vos offres telles que vous nous les donnez. Je ne veux pas y voir quelque combinaison ténébreuse qui ferait de vous un propriétaire à bon mar-
1230
ché.

LEFORT

Qu'est-ce que vous dites, Monsieur ? Regardez-moi donc en face. Est-ce que j'ai l'air d'un homme à combinaison ténébreuse ? Ma parole d'honneur, je n'ai jamais vu un polichinelle pareil !

BOURDON *(se contenant, à mi-voix)*

Comment m'appellez-vous, saltimbanque ! Madame Vigneron se lève pour intervenir.
1235

TEISSIER

Laissez, Madame, ne dites rien. On n'interrompt jamais une conversation d'affaires.

(Il se retire.)

LEFORT *(à Madame Vigneron)*

Je cède la place, Madame. Si vous désirez connaître mon projet et les ressources dont je dispose, vous me rappellerez. Dans le cas contraire,
1240

vous auriez l'obligeance de me régler mon mémoire le plus tôt possible. Il faut que je fasse des avances à tous mes clients, moi, tandis qu'un notaire tripote avec l'argent des siens.

(À Mme Vigneron.)

TEISSIER

Attendez-moi, Lefort, nous ferons un bout de chemin ensemble. Je vous laisse avec Bourdon, Madame, profitez de ce que vous le tenez.

1245

LEFORT *(revenant)*

J'oubliais de vous dire, Madame ; est-ce avec votre autorisation qu'une Madame de Saint-Genis s'est présentée chez moi ?...

MADAME VIGNERON

Elle a été chez tout le monde. Je n'ai autorisé personne, Monsieur Lefort, personne, à aller vous voir, et si cette dame revenait...

LEFORT

Cette dame ne reviendra pas. Je lui ai fait descendre mon escalier plus vite qu'elle ne l'avait monté.

1250

(Il la quitte et revient.)

TEISSIER *(à Marie)*

Adieu, Mademoiselle Marie, portez-vous bien. Restez ce que vous êtes. Les amoureux ne vous manqueront pas. Si je n'étais pas si vieux, je me mettrais sur les rangs.

SCÈNE X

Les mêmes, moins Teissier et Lefort.

1255

BOURDON

Eh bien, Madame ?

MADAME VIGNERON

Quelle faute j'ai faite, Monsieur Bourdon, en amenant une pareille rencontre.

BOURDON

Je ne regretterai pas cette discussion, Madame, si elle vous a éclairée sur vos intérêts.

1260

MADAME VIGNERON

Oubliez ce qui vient de se passer pour voir les choses comme elles sont. Monsieur Lefort est un homme très mal élevé, je vous l'accorde, mais il ne manque ni de bon sens ni de savoir-faire. Il ne nous propose après tout que ce que mon mari eût exécuté lui-même, s'il avait vécu.

BOURDON

Est-ce sérieux, Madame, ce que vous me dites là ? Vous ne m'avez donc pas entendu apprécier comme elles le méritent les offres de cet architecte ?

1265

MADAME VIGNERON

On pourrait en prendre un autre.

(Pause.)

(Solennellement.)

(Silence)

(Il sort.)

BOURDON

Celui-là ne vous suffit pas ? Approchez, Mesdemoiselles, vous n'êtes pas de trop. Votre mère est dans les nuages, aidez-moi à la ramener sur terre. Je vais prendre la situation, Madame, aussi belle que possible. Admettons pour un instant que vos terrains vous appartiennent. J'écarte les créanciers hypothécaires qui ont barre sur eux. Savez-vous ce que coûterait l'achèvement de vos maisons qui sont à peine commencées ? Quatre à cinq cent mille francs ! Vous pensez bien que Monsieur Lefort n'a pas cette somme. Vous ne comptez pas sur moi pour la trouver. Et alors même que vous la trouveriez chez moi ou ailleurs, conviendrait-il bien à une femme, permettez-moi de vous dire ça, de se mettre à la tête de travaux considérables et de se jeter dans une entreprise dont on ne voit pas la fin ? Cette question que je vous pose est si sérieuse, que si elle venait devant le conseil de famille qui sera chargé de vous assister dans la tutelle de vos enfants mineurs, on pourrait s'opposer à ce que le patrimoine de ces enfants, si petit qu'il sera, fût aventuré dans une véritable spéculation. Moi, membre d'un conseil de famille, chargé des intérêts d'un mineur, la chose la plus grave qu'il y ait au monde, je m'y opposerais. Vous voilà avertie, Madame. En insistant davantage, j'outrepasserais les devoirs de mon ministère. Vous savez où est mon étude, j'y attendrai maintenant vos ordres.

SCÈNE XI

Madame Vignerón, Marie, Blanche, Judith.

MADAME VIGNERON

Causons un peu, mes enfants. Ne parlons pas toutes à la fois et tâchons
de nous entendre. Monsieur Lefort... 1290

JUDITH (*l'interrompant*)

Oh ! Monsieur Lefort !

MADAME VIGNERON

Tu ne sais pas encore ce que je veux dire. Monsieur Lefort s'exprime
très grossièrement peut-être, mais je crois qu'il a du cœur et de la
loyauté. 1295

JUDITH

Je crois tout le contraire.

MADAME VIGNERON

Pourquoi ?

JUDITH

Je lui trouve les allures d'un charlatan.

MADAME VIGNERON

Ah ! Et toi, Blanche, est-ce que tu trouves à Monsieur Lefort les allures
d'un charlatan ? 1300

BLANCHE

Oui, un peu, Judith n'a pas tort.

MADAME VIGNERON

C'est bien. Dans tous les cas, ses conseils me paraissent préférables à ceux de Monsieur Bourdon qui ne demande en réalité qu'à vendre nos terrains. Quel est ton avis, Marie ?

MARIE

Je n'en ai pas jusqu'à présent.

1305

MADAME VIGNERON

Nous voilà bien avancées, mon enfant. Parle-nous alors de Monsieur Teissier.

MARIE

Il me semble que sans brusquer rien et avec des égards pour Monsieur Teissier, on obtiendrait quelque chose de lui.

BLANCHE

Qu'est ce que tu dis, Marie ? Monsieur Teissier est l'homme le plus faux et le plus dangereux qu'il y ait au monde.

1310

MADAME VIGNERON

Judith ?

JUDITH

Je ne sais pas qui a raison de Marie ou de Blanche, mais, à mon sens, nous ne devons compter que sur Monsieur Bourdon.

(À Marie.)

MADAME VIGNERON

Je ne pense pas comme toi, mon enfant. Monsieur Bourdon ! Monsieur Bourdon ! Il y a une question d'abord que Monsieur Bourdon devait me faire et il ne paraît pas y avoir songé. Ensuite, j'ai remarqué beaucoup d'obscurité dans ses paroles. Qu'est-ce que c'est que cette phrase que je me rappelle : Catilina est aux portes de Rome ? As-tu compris ce qu'il a voulu dire ?

1315

1320

MARIE

Oui, j'ai compris.

MADAME VIGNERON

Tu as compris ? C'est bien vrai ? N'en parlons plus, vous êtes plus savantes que moi. Mais Monsieur Bourdon aurait pu me parler de Catilina tout à son aise et me demander si nous avions besoin d'argent. Regardez-moi mes enfants. S'il faut vendre les terrains, on les vendra. Ce qui sera perdu, sera perdu. Mais écoutez bien votre mère ; ce qu'elle dit une fois est dit pour toujours. Moi, vivante, on ne touchera pas à la fabrique !

1325

MARIE

Tu te trompes, maman.

MADAME VIGNERON

Moi, vivante, on ne touchera pas à la fabrique !

1330

MARIE

Monsieur Teissier peut la vendre demain. Il y a une loi qui l'autorise à le faire.

MADAME VIGNERON

Moi, vivante...

MARIE

Il y a une loi.

BLANCHE ET JUDITH

S'il y a une loi.

1335

(Elle va tomber en pleurant sur le canapé.)

MADAME VIGNERON

Tenez, laissez-moi tranquille avec votre loi. Si je devais passer beaucoup de journées comme celle-ci, mes enfants, mes forces n'y résisteraient pas ; vous n'auriez plus ni père ni mère avant peu.

AUGUSTE *(entrant)*

Voici des lettres pour Madame.

MADAME VIGNERON *(à Marie)*

Prends ces lettres, et lis-les moi, mon enfant.

1340

(Marie ouvre et lit une seconde lettre.)

(Marie se dispose à lire une quatrième lettre ; Madame Vigneron l'arrête et se remet à pleurer ; les jeunes filles se regardent sans mot dire, en secouant la tête, dans des attitudes inquiètes et attristées. - La toile tombe.)

MARIE

C'est une lettre de la couturière : « Madame, nous avons l'honneur de vous remettre votre facture dans notre maison, en prenant la liberté de vous faire remarquer qu'elle dépasse le chiffre ordinaire de nos crédits. Notre caissier aura l'honneur de se présenter chez vous demain. Agréez, Madame, nos respectueuses salutations. Post-scriptum Nous appelons votre attention, Madame, sur une étoffe toute nouvelle, dite « deuil accéléré », que les jeunes femmes portent beaucoup et qui peut convenir également aux demoiselles. » « Madame, Monsieur Dubois par la présente vous autorise à sous-louer votre appartement, ce qui ne vous sera pas bien difficile, moyennant un léger sacrifice. Monsieur Dubois aurait voulu faire plus, il ne le peut pas. S'il admettait avec vous, Madame, qu'un bail se trouve résilié par la mort du locataire, Monsieur Dubois établirait dans sa maison un précédent qui pourrait le mener loin et dont on serait tenté d'abuser. » Troisième lettre. « Madame, j'ai envoyé chez vous la semaine dernière pour toucher ma note et vos domestiques ont répondu assez brutalement à la jeune fille qui se présentait de ma part qu'on passerait payer. Ne voyant venir personne, je ne sais à quoi attribuer un retard qui ne peut pas se prolonger plus longtemps. Je ne cours pas après les pratiques, vous le savez, Madame, pas plus que je ne fais de la réclame dans les journaux ; je laisse ça aux grandes maisons de Paris que l'on paye en conséquence. Si j'arrive à confectionner des chapeaux qui étonnent par leur bon marché, leur fraîcheur et leur distinction, je ne le dois qu'à mon activité commerciale et à la régularité de mes encaissements. »

1345

1350

1355

1360

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Madame de Saint-Genis, Rosalie.

1365

ROSALIE

Asseyez-vous, Madame.

MADAME DE SAINT-GENIS *(hésitante et contrariée)*

Je ne sais.

ROSALIE

Faites comme je vous dis, Madame, placez-vous là, bien à votre aise, vos jolis petits pieds sur ce coussin.

MADAME DE SAINT-GENIS

Ne me pressez pas, Rosalie ; je calcule ce qui est le plus sage, ou d'attendre ou de revenir.

1370

ROSALIE

Attendez, madame, obéissez-moi. Vous me fâcheriez avec Blanchette si je vous laissais partir sans qu'elle vous ait embrassée.

MADAME DE SAINT-GENIS

Blanche m’embrassera un peu plus tard. C’est elle justement que je venais voir et à qui je voulais parler très sérieusement. Je ne pensais pas que Madame Vignerot aurait du monde à déjeuner.

1375

ROSALIE

Du monde, non, il n’y a pas de monde.

MADAME DE SAINT-GENIS

Ces dames sont à table, c’est bien ce que vous venez de me dire ?

ROSALIE

Oui.

MADAME DE SAINT-GENIS

Elles ne sont pas seules ?

1380

ROSALIE

Non.

MADAME DE SAINT-GENIS

Elles ont donc quelqu’un avec elles.

(Bas.)

ROSALIE

Oui. Monsieur Teissier.

(Se rapprochant de Rosalie.)

MADAME DE SAINT-GENIS

Ah ! Monsieur Teissier. Il vient maintenant dans la maison ?

ROSALIE

Plus qu'on ne voudrait.

1385

MADAME DE SAINT-GENIS

On lui fait bonne mine cependant ?

ROSALIE

Il le faut bien. Ces demoiselles ont beau ne pas l'aimer, le besoin de s'entendre avec lui est le plus fort.

MADAME DE SAINT-GENIS

S'entendre ? À quel sujet ?

ROSALIE

Pour leur fortune.

1390

(Elle la quitte.)

MADAME DE SAINT-GENIS

Oui, Rosalie, pour leur fortune... Ou pour la sienne.

ROSALIE

Vous restez, n'est-ce pas, Madame ?

(Elle se dirige vers la porte.)

MADAME DE SAINT-GENIS

Non, je m'en vais. Je n'hésite plus maintenant. Monsieur Teissier est là, ces dames ont des affaires avec lui, quelles affaires ? Je ne veux gêner personne ni pénétrer aucun mystère.

1395

ROSALIE

Madame reviendra ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Je reviendrai.

ROSALIE

Sûrement ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Sûrement. Écoutez, Rosalie. Si Madame Vigneron et ses filles, Blanche exceptée bien entendu, veulent sortir, qu'elles sortent, qu'elles ne se gênent pas. C'est Blanche seulement qui doit m'attendre et avec qui je veux causer une fois pour toutes. Dites-lui donc un peu, vous, sa vieille bonne, qu'elle se calme..., qu'elle réfléchisse..., qu'elle se résigne... Ce n'est pas ma faute si son père est mort... Elle se rend compte des embarras pécuniaires où elle se trouve et dont mon fils ne peut pas être responsable..., il ne le peut pas... En aucun cas... Hein ? Rosalie, comprenez-vous ce que je vous demande ?

1400

1405

ROSALIE

Sans doute, Madame, je comprends, mais ne comptez pas sur moi pour affliger ma petite Blanchette.

MADAME DE SAINT-GENIS

Tenez, on vous sonne. Voyez ce qu'on vous veut, je retrouverai mon chemin pour m'en aller.

1410

(La troisième porte du fond, à droite, s'ouvre ; entrent Teissier, le bras passé à celui de Marie, Madame Vigneron derrière eux ; Judith vient après, Blanche la dernière ; Rosalie s'est rangée pour les laisser passer ; elle arrête Blanche, la ra-juste et l'embrasse ; elle sort par la porte ouverte et la referme.)

ROSALIE *(seule)*

Elle me fait peur, cette femme-là. Je me signe chaque fois qu'elle entre et qu'elle sort.

SCÈNE II

Teissier, Madame Vigneron, Marie, Blanche, Judith.

(S'arrêtant.)

TEISSIER

Vous voulez bien que je m'appuie un peu sur vous ? Je n'ai pas l'habitude de déjeuner si copieusement et avec de si jolies personnes. Qu'est-ce que j'ai dit à table ?

1415

MARIE

Différentes choses.

TEISSIER

Qui portaient ?

MARIE

Sur la vie en général.

1420

TEISSIER

A-t-on parlé de vos affaires ?

(Ils reprennent leur marche en inclinant vers la droite ; Marie se dégage et s'éloigne.)

MARIE

Il n'en a pas été question.

TEISSIER *(revenant à elle)*

Elles sont bien, vos soeurs, l'aînée surtout, qui a des avantages. C'est vous pourtant que je préfère. Je n'ai pas toujours été vieux. Je sais distinguer encore la brune d'avec la blonde. Vous me plaisez beaucoup, vous entendez.

1425

MARIE

Tournez-vous un peu du côté de ma mère.

TEISSIER

Dites-moi, Madame, pourquoi Monsieur Gaston, qui fait si bien les lettres de change, n'a-t-il pas déjeuné avec nous ?

MADAME VIGNERON *(avec émotion)*

Mon fils s'est engagé.

1430

TEISSIER

Il est soldat. C'est bien le meilleur parti qu'il pouvait prendre. Un soldat est logé, nourri, chauffé aux frais du gouvernement. Qu'est-ce qu'il risque ? De se faire tuer. Alors il n'a plus besoin de rien.

(Un temps.)

MADAME VIGNERON

Mon fils a fait ce qu'il a voulu, il regrettera plus tard la décision qu'il a prise. Je me serais entendue avec vous, Monsieur Teissier, pour le placer dans la fabrique, et si cette fabrique, comme je le crois, ne sort pas de vos mains et des nôtres, Gaston, dans quelques années, aurait succédé à son père. 1435

TEISSIER

Avez-vous vu Bourdon ?

MADAME VIGNERON

Non. Est-ce que nous devons le voir ? 1440

TEISSIER *(embarrassé, sans répondre, revenant à Marie)*

Elles sont bien, vos sœurs, mais ce sont des Parisiennes, ça se voit tout de suite. Pas de fraîcheur. On ne dirait pas, en vous regardant, que vous avez été élevée avec elles. J'ai des roses, l'été, dans mon jardin, qui n'ont pas de plus belles couleurs que vos joues. Il faudra que vous veniez, avec votre mère et vos sœurs, visiter ma maison de campagne. Vous n'êtes plus des enfants, vous n'abîmerez rien. Vous déjeunerez chez vous avant de partir et vous serez rentrées pour l'heure du dîner. Vous n'avez pas beaucoup de distractions, ça vous en fera une. 1445

MARIE

Ne comptez pas, Monsieur Teissier, que nous allions vous voir avant d'être un peu plus tranquilles. Notre situation, vous le savez, n'a pas fait un pas ; elle se complique, voilà tout. Nous sommes tourmentées aujourd'hui par d'anciens fournisseurs qui sont devenus des créanciers très impatients. 1450

TEISSIER *(embarrassé, sans répondre, revenant à Madame Vigneron)*

Si vous êtes appelée par vos occupations, Madame, ne vous dérangez pas pour moi ; vos demoiselles me tiendront compagnie jusqu'au moment de mon départ. 1455

(Allant à Marie.)

MADAME VIGNERON

Restez autant que vous voudrez, nous ne vous renvoyons pas. As-tu parlé à Monsieur Teissier ?

MARIE

Non, pas encore.

MADAME VIGNERON

Ça te coûte ? 1460

MARIE

Oui, ça me coûte. Douze mille francs, la somme est grosse à demander.

MADAME VIGNERON

Ne la demandons pas.

MARIE

Et demain, où en serons-nous, si cette couturière met sa note chez un huissier ? Elle le fera comme elle le dit.

MADAME VIGNERON

Veux-tu que je prenne Monsieur Teissier à part et que je t'évite une explication avec lui ? ¹⁴⁶⁵

MARIE

Non. C'est un moment de courage à avoir, je l'aurai.

TEISSIER *(il est assis sur le canapé auprès de Judith)*

Alors vous faites bon ménage avec vos soeurs ?

JUDITH

Très bon ménage.

TEISSIER

Quelle est la plus sensée de vous trois ?

¹⁴⁷⁰

JUDITH

Marie.

(Il la regarde.)

TEISSIER

Mlle Marie. Pense-t-elle beaucoup à se marier ?

JUDITH

Elle n'en parle jamais.

TEISSIER

Cependant on la trouve jolie ?

JUDITH

Elle est plus que jolie, elle est charmante.

1475

(Il regarde Marie une seconde fois.)

TEISSIER

Précisément. Ce n'est pas un fuseau comme la plupart des jeunes filles et ce n'est pas non plus une commère. A-t-elle le caractère bien fait ?

JUDITH

Très bien fait.

TEISSIER

Des goûts simples ?

JUDITH

Très simples.

1480

TEISSIER

Est-ce une femme à rester chez elle et à soigner une personne âgée avec plaisir ?

JUDITH

Peut-être.

(Judith le regarde avec étonnement.)

(Se levant ; à Judith.)

(Il lui montre Blanche.)

(Marie s'est approchée, il la joint sur le devant de la scène.)

TEISSIER

On pourrait lui confier les clefs d'une maison sans inquiétude ? Qu'est-ce que fait donc Mademoiselle Marie ? Pourquoi ne vient-elle pas causer avec moi ? Je ne vous retiens plus, Mademoiselle. Allez là-bas... Près de votre soeur qui a l'air d'être en pénitence. Ce petit ouvrage que vous tenez là s'appelle ?¹⁴⁸⁵

MARIE

Une bourse tout simplement.

TEISSIER

Elle est destinée ?

1490

MARIE

À une vente de pauvres.

TEISSIER

De pauvres ? J'ai bien entendu. Vous travaillez pour eux pendant qu'ils ne font rien.

MARIE

Ma mère, Monsieur Teissier, m'a chargée d'une demande qu'elle n'a pas osé vous faire elle-même.

1495

TEISSIER

Qu'est-ce qu'il y a ?

MARIE

Il semble, je vous le disais tout à l'heure, que nos fournisseurs se soient donné le mot. Autrefois nous ne pouvions pas obtenir leurs notes, c'est à qui maintenant sera payé le premier.

TEISSIER

Ces gens sont dans leur droit, si ce qu'ils réclament leur est dû.

1500

(Un temps.)

MARIE

Nous n'avons pas malheureusement la somme nécessaire pour en finir avec eux. Une somme assez importante. Douze mille francs. Consentez, Monsieur Teissier, à nous les prêter encore ; vous nous délivrerez de petites inquiétudes qui sont quelquefois plus terribles que les grandes.

TEISSIER

Avez-vous vu Bourdon ?

1505

MARIE

Non ; est-ce que nous devons voir Monsieur Bourdon ?

(Il la quitte brusquement, prend son chapeau et va à Madame Vigneron.)

(Il sort précipitamment.)

TEISSIER

Vous pensez bien que cet état de choses ne peut pas durer, ni pour vous, ni pour moi. Douze mille francs que vous me demandez et vingt mille qu'on me doit déjà, total : trente-deux mille francs qui seront sortis de ma caisse. Je ne risque rien sans doute. Je sais où retrouver cette somme. Il faudra bien pourtant qu'elle me rentre. Vous ne vous étonnez pas en apprenant que j'ai pris mes mesures en conséquence. Ne pleurez pas ; ne pleurez pas. Vous serez bien avancée, quand vous aurez les yeux battus et les joues creuses. Gardez donc ce qui est bien à vous, vos avantages de vingt ans ; une fillette de votre âge, fraîche et florissante, n'est malheureuse que quand elle le veut bien ; vous me comprenez, que quand elle le veut bien. Votre seconde fille vient de me dire que vous aviez besoin de douze mille francs. N'ajoutez rien, c'est inutile. Vous attendez sans doute après, je vais vous les chercher.

15101515

SCÈNE III

Les mêmes, moins Teissier.

1520

MADAME VIGNERON

Merci, ma chère Marie. On est si bête et si honteuse quand il faut obtenir de l'argent de ce vieux bonhomme ; je crois bien qu'au dernier moment j'aurais reculé à lui en demander.

MARIE

C'est fait.

MADAME VIGNERON

Judith ?... Où vas-tu, mon enfant ?

1525

JUDITH

Je vous laisse, j'ai besoin de me reposer.

MADAME VIGNERON

Reste ici, je te prie.

JUDITH

Mais, maman...

(Judith obéit à contre-cœur et se rapproche de sa mère.)

MADAME VIGNERON *(impérieusement)*

Reste ici. Notre situation est grave, n'est-ce pas ? Elle t'intéresse ? Nous n'en parlerons jamais assez.

1530

JUDITH

À quoi bon en parler ? Nous répétons toujours les mêmes choses sans prendre la plus petite détermination. Il faudrait une autre femme que toi, vois-tu, pour nous tirer de l'impasse où nous sommes.

MADAME VIGNERON

Dis-moi tout de suite que je ne fais pas mon devoir.

JUDITH

Je ne dis pas cela. Ce n'est pas ta faute si tu n'entends rien aux affaires.

1535

MADAME VIGNERON

Charge-t'en, toi, alors, de nos affaires.

JUDITH

Dieu m'en garde ! Je perds la tête devant une addition.

MADAME VIGNERON

On ne te demande pas de faire une addition. On te demande d'être là, de prendre part à ce qui se dit, et de donner ton avis quand tu en as un.

JUDITH

Vous le connaissez, mon avis, il ne changera pas. Nous ne ferons rien et il n'y a rien à faire. 1540

MADAME VIGNERON

Cependant, mon enfant, si on nous vole ?

JUDITH

Eh bien ! On nous volera. Ce n'est ni toi ni moi qui l'empêcherons. Ce n'est pas Marie non plus. Elle doit bien voir maintenant que nous recu-
lons pour mieux sauter. J'aimerais mieux mille fois, mille fois, en finir
dès demain et prendre ce qu'on nous laisse, puisqu'on veut bien nous
laisser quelque chose. Quand le passé ne nous occuperait plus, nous
penserions à l'avenir. 1545

MADAME VIGNERON

Tu en parles bien légèrement, mon enfant, de l'avenir.

JUDITH

Il me préoccupe, mais il ne m'épouvante pas. C'est Blanche que je trouve de beaucoup la plus malheureuse. Elle perd un mari qui lui plaisait. 1550

MARIE

Rien ne dit qu'elle le perdra.

JUDITH

Tout le dit, au contraire. Blanche ne se mariera pas, c'est clair comme le jour. À sa place, je n'attendrais pas que Monsieur de Saint-Genis me redemandât sa parole, je la lui rendrais moi-même. 1555

MADAME VIGNERON

Regarde, mon enfant, que de sottises tu as dites en cinq minutes. Tu m'as blessée d'abord, tu as découragé une de tes soeurs et tu fais pleurer l'autre.

JUDITH *(allant à Blanche)*

Tu m'en veux ? 1560

BLANCHE

Non, je ne t'en veux pas. Tu parles de Monsieur de Saint-Genis sans le connaître. J'étais très heureuse de lui apporter une dot, je l'ai perdue, il ne m'en aime pas moins et me témoigne le même désir de m'épouser. Les difficultés viennent de sa mère. Une mère cède tôt ou tard ; Madame de Saint-Genis fera comme toutes les autres. Elle trouvera plus sage de nous donner son consentement, quand elle nous verra résolu à nous en passer. Tu as raison, ma grande soeur, en disant que nous ne nous dé- 1565

fendons pas bien sérieusement ; mais cette décision qui nous manque dans nos affaires, je l’aurai, moi, je te le promets, pour mon mariage.

MADAME VIGNERON

Ah ça ! Mes enfants, je ne vous comprends pas. Vous parlez toujours de décision, nous manquons de décision, il faudrait de la décision, vous ne dites pas autre chose, et, quand je vous propose une véritable mesure, vous êtes les premières à m’en détourner. Voulez-vous, oui ou non, renvoyer Monsieur Bourdon et le remplacer ? 1570

MARIE

Par qui ? 1575

(À Judith.)

MADAME VIGNERON

Par qui ? Par le premier venu. Par ce monsieur qui nous a envoyé sa carte.

JUDITH

Prenons ce monsieur, je le veux bien.

MARIE

Et moi je m’oppose à ce qu’on le prenne.

(Silence.)

(Nouveau silence.)

(À Judith.)

MADAME VIGNERON

Eh bien ! Mes enfants, c'est votre mère qui vous mettra d'accord. Si
Monsieur Bourdon me dit encore un mot, un seul, qui ne me paraisse
pas à sa place, je le congédie et j'envoie chercher ce monsieur. Où est-
elle d'abord la carte de ce monsieur ? Cherche dans ce meuble, Judith, et
cherche avec soin. Marie, va au piano, cette carte s'y trouve peut-être.
Et toi aussi, Blanche, fais quelque chose, regarde sur la cheminée. Ne
cherchez plus, mes enfants, j'avais cette carte dans ma poche. Pourquoi
ris-tu ?

1580

1585

JUDITH

Je ris en pensant que nos adversaires savent ce qu'ils font de leurs instruments.

MADAME VIGNERON *(tristement)*

Est-ce que tu vas recommencer ?

1590

(Elle embrasse sa mère ; Marie et Blanche se sont rapprochées ; émotion générale.)

JUDITH

Non, je ne vais pas recommencer et je te demande pardon. Si je
m'emporte, c'est bien malgré moi. Je voudrais que toutes ces affaires
fussent finies, parce qu'elles nous irritent, parce qu'elles nous aigrissent,
parce qu'au lieu de batailler avec les autres nous nous querellons entre
nous. On pourrait croire que nous nous aimions davantage quand nous
étions plus heureuses et c'est le contraire qui est la vérité.

1595

ROSALIE *(entrant)*

Monsieur Bourdon, Madame.

JUDITH

Cette fois, je me sauve.

MADAME VIGNERON

Allez vous reposer, mes enfants, je vais recevoir Monsieur Bourdon.

SCÈNE IV

Madame Vigneron, Bourdon.

1600

BOURDON

Mon intention, Madame, après l'inutilité de mes conseils, était de laisser aller les choses et de vous voir venir quand vous le jugeriez à propos. Je ne suis donc pour rien, croyez-le, dans la mauvaise nouvelle qu'on m'a chargé de vous annoncer.

MADAME VIGNERON

Je commence à m'y faire, Monsieur Bourdon, aux mauvaises nouvelles.

1605

BOURDON

Il le faut, Madame, il le faut. Au point où vous en êtes, le courage et la résignation sont de première nécessité.

MADAME VIGNERON

Il me semble, Monsieur Bourdon, que mes affaires vont vous donner bien du mal pour le peu de profit que vous en tirerez. On m'a parlé justement d'une personne, très honorable et très intelligente, qui consentirait à s'en charger.

1610

BOURDON

Très bien, Madame, très bien. Il eût été plus convenable peut-être de m'éviter cette visite en m'informant plus tôt de votre résolution. Peu importe. Dois-je envoyer ici tous vos papiers ou bien les fera-t-on prendre à mon étude ?

1615

MADAME VIGNERON *(troublée)*

Mais je ne suis pas engagée encore avec cette personne : attendons ; rien ne presse.

BOURDON

Si, Madame, si, tout presse au contraire, et puisque vous avez trouvé, me dites-vous, un homme capable, expérimenté, consciencieux, quelque agent d'affaires probablement, il n'a pas de temps à perdre pour étudier une succession dont il ne sait pas le premier mot.

1620

MADAME VIGNERON

Qui vous dit que ce soit un agent d'affaires ?

*(Madame Vignerons après avoir hésité, tire la carte de sa poche et la lui remet :
il sourit.)*

BOURDON

Je le devine. Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander le nom de cette personne ? Un dernier avis, voulez-vous, Madame, vous en ferez ce que vous voudrez. Duhamel, dont voici la carte, est un ancien avoué qui a dû se démettre de sa charge après malversations. Vous ignorez peut-être que dans la compagnie des avoués comme dans celle des notaires, les brebis galeuses sont expulsées impitoyablement. Duhamel, après cette mésaventure, a établi aux abords du Palais de Justice un cabinet

1625

d'affaires. Ce qui se passe là, je ne suis pas chargé de vous le dire, mais vous viendrez dans quelque temps m'en donner des nouvelles. 1630

MADAME VIGNERON

Déchirez cette carte, Monsieur Bourdon, et dites-moi l'objet de votre visite.

BOURDON

Vous mériteriez bien, Madame, qu'on vous laissât entre les mains de ce Duhamel. Il n'aurait qu'à s'entendre avec un autre coquin de son espèce, Lefort, par exemple, et la succession de Monsieur Vigneron y passerait tout entière. Vous m'en voulez de ce que je ne partage pas vos illusions. Ai-je bien tort ? Jugez-en vous-même. Devant l'obstination que vous mettez et que je déplore à conserver vos terrains, je devais me rendre un compte exact de leur situation. Je me suis aperçu alors, en remuant la masse des hypothèques, que l'une d'elles arrivait à son échéance. J'ai écrit aussitôt pour en demander le renouvellement, on refuse. C'est soixante et quelques mille francs qu'il va falloir rembourser à bref délai. 1640

MADAME VIGNERON

Qu'allons-nous faire ? 1645

BOURDON

Je vous le demande. Ce n'est pas tout. Le temps passe, vous serez en mesure pour les frais de succession ?

MADAME VIGNERON

Mais, Monsieur Bourdon, nos immeubles, à votre avis, ne valent rien ; où il n'y a rien, l'enregistrement ne peut pas réclamer quelque chose.

BOURDON

C'est une erreur. L'enregistrement ne s'égare pas dans une succession ;
il touche son droit sur ce qu'il voit, sans s'occuper de ce qui peut être
dû. 1650

MADAME VIGNERON

En êtes-vous sûr ?

BOURDON

Quelle question me faites-vous, Madame ? Mon dernier clerc, un bam-
bin de douze ans, sait ces choses aussi bien que moi. Voyez comme nous
sommes malheureux avec des clients tels que vous, très respectables 1655
sans aucun doute, mais aussi trop ignorants. Si ce point par mégarde
n'avait pas été traité entre nous, et que plus tard, dans les comptes qui
vous seront remis après la vente de vos immeubles qui est inévitable,
vous eussiez trouvé : droits de l'enregistrement, tant ; qui sait ? Vous 1660
vous seriez dit peut-être : Monsieur Bourdon a mis cette somme-là dans
sa poche.

MADAME VIGNERON

Jamais une pareille pensée ne me serait venue.

BOURDON

Eh ! Madame, vous me soupçonnez bien un peu de ne pas remplir mes
devoirs envers vous dans toute leur étendue, l'accusation est aussi 1665
grave. Laissons cela. Pendant que vous vous agitez sans rien conclure,
attendant je ne sais quel événement qui ne se présentera pas, Teissier,
lui, avec ses habitudes d'homme d'affaires, a marché de l'avant. Il a re-
mis la fabrique entre les mains des experts, ces messieurs ont terminé

leur rapport, bref, Teissier vient de m'envoyer l'ordre de mettre en vente votre établissement.

1670

MADAME VIGNERON

Je ne vous crois pas.

(Il tire une lettre de sa poche et la lui donne.)

BOURDON

Comment, Madame, vous ne me croyez pas ? La lettre de Teissier est fort claire ; il met les points sur les i, suivant son habitude.

MADAME VIGNERON

Laissez-moi cette lettre, Monsieur Bourdon.

1675

BOURDON

Je ne vois pas ce que vous en ferez et elle doit rester dans mon dossier.

MADAME VIGNERON

Je vous la ferai remettre aujourd'hui même, si Monsieur Teissier persiste dans sa résolution.

BOURDON

Comme vous voudrez.

MADAME VIGNERON

Vous ignorez, Monsieur Bourdon, que nos rapports avec Monsieur Teissier sont devenus très amicaux.

1680

BOURDON

Pourquoi ne le seraient-ils pas ?

MADAME VIGNERON

Mes filles lui ont plu.

BOURDON

C'est bon, cela, Madame, c'est très bon.

MADAME VIGNERON

Il a déjeuné ici ce matin même.

1685

BOURDON

Je serais plus surpris si vous eussiez déjeuné chez lui.

MADAME VIGNERON

Enfin, nous avons dû faire part à Monsieur Teissier de nos embarras, et il a consenti à nous avancer une somme assez importante, qui n'était pas la première.

BOURDON

Pourquoi demandez-vous de l'argent à Teissier ? Est-ce que je ne suis pas là ? Je vous l'ai dit, Madame ; vous ne trouveriez pas chez moi quatre ou cinq cent mille francs pour des constructions imaginaires. Teissier ne vous les offre pas non plus, j'en suis bien sûr. Mais c'est moi, c'est votre notaire qui doit parer à vos besoins de tous les jours, et vous m'auriez fait plaisir de ne pas attendre que je vous le dise.

1690

1695

(Elle sanglote et va tomber en pleurant sur le canapé.)

MADAME VIGNERON

Pardonnez-moi, Monsieur Bourdon, j'ai douté de vous un instant. Il ne faut pas m'en vouloir, ma tête se perd dans toutes ces complications et vous avez bien raison de le dire, je ne suis qu'une ignorante. Si je m'écoutais, je resterais dans ma chambre à pleurer mon mari ; mais que dirait-on d'une mère qui ne défend pas le bien de ses enfants ?

1700

(Elle le regarde fixement.)

(Pause.)

BOURDON *(la rejoignant, à mi-voix)*

Je me fais fort d'obtenir de Teissier qu'il remette à un autre temps la vente de la fabrique, mais à une condition : vous vous déferez de vos terrains. Cette condition, qui est toute à votre avantage, vous comprendrez bien pourquoi je vous l'indique. Je n'entends pas me donner de la peine inutilement et servir vos intérêts sur un point pendant que vous les compromettez sur un autre.

1705

MADAME VIGNERON *(à Rosalie qui est entrée)*

Qu'est-ce qu'il y a, Rosalie ?

ROSALIE

C'est Monsieur Merkens qui vient vous voir, Madame.

(À Bourdon.)

MADAME VIGNERON *(se levant)*

C'est bien. Fais entrer. Monsieur Merkens vous tiendra compagnie un instant, voulez-vous, pendant que j'irai consulter mes filles ?

1710

(Elle sort par la porte de gauche.)

BOURDON

Allez, Madame, allez consulter vos filles.

SCÈNE V

Bourdon, Merkens.

MERKENS *(entrant)*

Tiens, Monsieur Bourdon.

BOURDON

Bonjour, jeune homme. Qu'êtes-vous devenu depuis ce mauvais dîner que je vous ai fait faire ?

1715

MERKENS

Le dîner n'était pas mauvais, nous le prenions malheureusement après un fichu spectacle.

BOURDON

En effet. Ce pauvre Monsieur Vigneron qu'on venait de rapporter sous nos yeux...

MERKENS

Quelle idée avez-vous eue de m'emmener au restaurant ce jour-là ?

1720

BOURDON

L'idée venait de vous. Vous m'avez dit, en descendant, sous la porte cochère : Rentrer chez soi, en, cravate blanche et l'estomac vide, je n'aime pas beaucoup ça. Je vous ai répondu : Allons dîner, nous ferons quelque chose le soir. Eh bien ! Nous n'avons mangé que du bout des lèvres et nous ne demandions qu'à aller nous coucher. Voyez-vous, on est toujours plus sensible qu'on ne croit à la mort des autres, et surtout à une mort violente ; on pense malgré soi qu'un accident pareil peut vous arriver le lendemain, et l'on n'a pas envie de rire.

1725

MERKENS

Vous attendez Madame Vignerou ?

BOURDON

Oui, je ne devrais pas l'attendre. Mais Madame Vignerou n'est pas une cliente ordinaire pour moi, je la gâte. Vous ne donnez plus de leçons ici, je suppose ?

1730

MERKENS

Mademoiselle Judith les a interrompues depuis la mort de son père.

BOURDON

Si vous m'en croyez, vous ne compterez plus sur cette élève et vous vous pourvoirez ailleurs.

1735

MERKENS

Pourquoi ?

BOURDON

Je me comprends... Les circonstances nouvelles où se trouve cette famille vont lui commander de grandes économies dans son budget.

MERKENS

Non.

BOURDON

Si.

1740

MERKENS

Sérieusement ?

(Un temps.)

BOURDON

Très sérieusement.

MERKENS

Monsieur Vigneron était riche cependant.

BOURDON

Monsieur Vigneron n'était pas riche ; il gagnait de l'argent, voilà tout.

MERKENS

Il ne le dépensait pas.

1745

BOURDON

Il l'aventurait, c'est quelquefois pis.

MERKENS

Je croyais que ce gros papa aurait laissé une fortune à sa femme et à ses enfants.

BOURDON

Une fortune ! Vous me rendriez service en m'indiquant où elle se trouve. La famille Vigneron, d'un moment à l'autre, va se trouver dans une situation précaire et je puis le dire, sans faire sonner mon dévouement pour elle, si elle sauve une bouchée de pain, c'est à moi qu'elle le devra. 1750

MERKENS

Pas possible !

(Un temps.)

BOURDON

C'est ainsi, jeune homme. Gardez cette confiance pour vous et profitez du renseignement, s'il peut vous être utile. 1755

MERKENS *(entre deux tons)*

Qu'est-ce qu'on dit de ça ici ?

BOURDON

Que voulez-vous qu'on dise ?

MERKENS

Toutes ces femmes ne doivent pas être gaies ?

BOURDON

Ce qui leur arrive n'est pas fait pour les réjouir.

1760

MERKENS

On pleure ?

BOURDON

On pleure.

MERKENS (*allant à lui en souriant*)

Rendez-moi un petit service, voulez-vous ? Ayez l'obligeance de dire à Madame Vignerons que je n'avais qu'une minute, que j'ai craint de la déranger et que je reviendrai la voir prochainement.

1765

BOURDON

Reviendrez-vous au moins ?

MERKENS

Ce n'est pas probable.

BOURDON

Restez donc, jeune homme, maintenant que vous êtes là. Vous en serez quitte pour écouter cette pauvre femme et elle vous saura gré d'un petit moment de complaisance ; elle se doute bien que ses malheurs n'intéressent personne.

1770

MERKENS

Il est certain que Mademoiselle Judith ne reprendra pas ses leçons ?

BOURDON

C'est bien certain.

MERKENS

Vous ne voyez rien dans l'avenir qui puisse refaire une position à Madame Vigneron ou à ses filles ?

1775

BOURDON

Je ne vois rien.

MERKENS

Je file décidément. J'aime mieux ça. Ce n'est pas quelques bredouilles que je dirai à Madame Vigneron qui la consoleront. Je me connais. Je suis capable de lâcher une bêtise, tandis que vous, avec votre grande habitude, vous trouverez ce qu'il faut pour m'excuser.

1780

BOURDON

Comme vous voudrez.

MERKENS

Merci. Adieu, monsieur Bourdon.

BOURDON

Adieu.

MERKENS *(revenant)*

Jusqu'à quelle heure vous trouve-t-on à votre étude ?

BOURDON

Jusqu'à sept heures.

1785

MERKENS

Je viendrai vous prendre un de ces jours et nous irons au théâtre ensemble. Ça vous va-t-il ?

BOURDON

Très volontiers.

MERKENS

Que préférez-vous : la grande ou la petite musique ?

BOURDON

La petite.

1790

MERKENS

La petite ! Ce sont des mollets que vous voulez voir. C'est bien, on vous montrera des mollets. Dites donc, il faut espérer que cette fois nous n'aurons pas un apoplectique pour nous gêner notre soirée. Au revoir !

(Merkens sort par la porte du fond pendant que Mme Vignerot rentre par la gauche.)

BOURDON

Au revoir, jeune homme.

SCÈNE VI

Bourdon, Madame Vignerou.

1795

MADAME VIGNERON

C'est Monsieur Merkens qui s'en va sans m'avoir attendue, pourquoi ?

BOURDON

Ce jeune homme était fort embarrassé, Madame : il a compris, en me voyant ici, que vous aviez autre chose à faire que de le recevoir et il a préféré remettre sa visite pour une meilleure occasion.

MADAME VIGNERON

Il a eu tort. Je venais de prévenir mes filles qui l'auraient reçu à ma place.

1800

BOURDON

Eh bien, Madame, cette conférence avec vos filles a-t-elle amené un résultat ?

MADAME VIGNERON

Aucun, Monsieur Bourdon.

BOURDON

Qu'attendez-vous encore ?

1805

MADAME VIGNERON

Nous ne ferons rien avant d'avoir revu Monsieur Teissier.

BOURDON

Et qu'espérez-vous qu'il vous dise ?

MADAME VIGNERON

Ses intentions ne sont pas douteuses, c'est vrai. Aujourd'hui comme hier il veut vendre notre établissement. Cependant ce parti est si désastreux pour nous qu'il n'ose pas nous en faire part lui-même. Nous allons mettre Monsieur Teissier au pied du mur, et nous ne lui cacherons pas qu'il commet une mauvaise action. ¹⁸¹⁰

BOURDON

Une mauvaise action, c'est beaucoup dire. Je doute fort, madame, qu'en tenant ce langage à votre adversaire, vous arriviez à l'émouvoir.

MADAME VIGNERON

Ce n'est pas moi qui parlerai à Monsieur Teissier. La patience m'a manqué une première fois, elle pourrait bien m'échapper une seconde. Au surplus, à la tournure que prennent nos affaires, je les laisserais maintenant se terminer comme elles pourraient, sans une de mes filles qui montre plus de persévérance que nous n'en avons, ses soeurs et moi. Justement Monsieur Teissier paraît bien disposé pour elle, elle réussira peut-être à le faire revenir sur sa détermination. ¹⁸¹⁵ ¹⁸²⁰

BOURDON

Pardon. Teissier, dites-vous, s'est pris d'amitié pour une de vos filles ?

MADAME VIGNERON

On le croirait au moins.

BOURDON

Laquelle ?

MADAME VIGNERON

La seconde, Marie.

1825

BOURDON

Et de son côté Mademoiselle Marie est-elle sensible aux sympathies que Monsieur Teissier lui témoigne ?

MADAME VIGNERON

À quoi pensez-vous donc, Monsieur Bourdon ? Vous ne comptez pas les marier ensemble ?

BOURDON

Attendez, Madame. Teissier serait disposé à épouser cette jeune fille qu'elle ne ferait pas une mauvaise affaire en acceptant ; mais je pensais à autre chose. Teissier n'est plus jeune, vous le savez ; le voilà d'un âge aujourd'hui où la plus petite maladie peut devenir mortelle ; si cette affection toute subite qu'il éprouve pour votre enfant, devait l'amener plus tard à prendre quelques dispositions en sa faveur, vous gagneriez peut-être à ne pas irriter un vieillard pour rester dans les meilleurs termes avec lui.

1830

1835

MADAME VIGNERON

Nous n'attendons rien de Monsieur Teissier. Qu'il vive le plus longtemps possible et qu'il fasse de sa fortune ce qu'il voudra. Mais cette fabrique qu'il a résolu de vendre nous appartient comme à lui, plus qu'à lui même. Il abuse du droit que lui donne la loi, en disposant à sa convenance de l'oeuvre de mon mari et de la propriété de mes enfants.

1840

BOURDON

Je n'insiste pas.

ROSALIE (*entrant*)

Monsieur Teissier est là, madame.

(*À Bourdon.*)

MADAME VIGNERON

Attends un peu, Rosalie. Est-il nécessaire que vous vous rencontriez en-
semble ? 1845

BOURDON

Oui, je l'aimerais mieux. Comprenez-moi bien, Madame. Je suis aux ordres de Teissier comme aux vôtres, je ne fais pas de différence entre vous. Je désire seulement qu'on s'arrête à quelque chose, pour être fixé sur ce que j'aurai à faire.

1850

(*Elle entre à gauche en indiquant à Rosalie de faire entrer Teissier.*)

MADAME VIGNERON

C'est bien. Je vais vous envoyer ma fille.

SCÈNE VII

Bourdon, Teissier.

BOURDON

Vous voilà, vous ?

TEISSIER

Oui, me voilà.

BOURDON

Qu'est-ce que je viens d'apprendre ? On ne voit plus que vous ici.

1855

TEISSIER

J'ai fait quelques visites dans la maison. Après ?

BOURDON

Vous êtes en hostilité d'affaires avec cette famille et vous vous asseyez à sa table ?

TEISSIER

Que trouvez-vous à redire, si mes mouvements ne contrecarrent pas les vôtres ?

1860

BOURDON

Ma situation n'est pas commode, vous la rendez plus difficile.

TEISSIER

Marchez toujours comme nous en sommes convenus, Bourdon, vous m'entendez ; ne vous occupez pas de ce que je fais.

BOURDON

Mademoiselle Marie obtiendra de vous tout ce qu'elle voudra.

TEISSIER

Mamaiselle Marie n'obtiendra rien.

1865

BOURDON

Il paraît que vous avez un faible pour cette jeune fille ?

TEISSIER

Qui vous a dit cela ?

BOURDON

Sa mère.

TEISSIER

De quoi se mêle-t-elle ?

BOURDON

Préparez-vous à un siège en règle de la part de votre ingénue ; on compte sur elle, je vous en préviens, pour avoir raison de vous.

1870

TEISSIER

Prenez votre chapeau, Bourdon, et retournez à votre étude.

(Revenant à Teissier.)

BOURDON

Soit ! Comme vous voudrez ! Je n'attends plus, hein, et je mets les fers au feu ?

(Rappelant Bourdon.)

TEISSIER

Parfait ! Écoutez, Bourdon. Vous ai-je conté en son temps mon entretien avec Lefort ? Nous avions là, tout près de nous, un fort mauvais cou-¹⁸⁷⁵
cheur qu'il était prudent de ménager, n'est-ce pas vrai ? Il restera char-
gé des constructions.

BOURDON

Comment ! Vous avez traité avec Lefort, après cette scène déplorable où
il nous a insultés l'un et l'autre ?

1880

TEISSIER

Vous pensez encore à cela, vous ! Si on ne voyait plus les gens, mon
ami, pour quelques injures qu'on a échangées avec eux, il n'y aurait pas
de relations possibles.

(Marie entre ; il va à elle, à mi-voix.)

(Il sort.)

BOURDON

Après tout, c'est votre affaire. Je ne sais pas de quoi je me mêle. Je vous
ai promis les terrains, vous les aurez. Le reste ne me regarde pas. Je
vous laisse avec Teissier, Mademoiselle ; tâchez de le convaincre, une¹⁸⁸⁵
femme réussit parfois où nous avons échoué. Si vous en obtenez
quelque chose vous serez plus heureuse et plus habile que moi.

SCÈNE VIII

Teissier, Marie.

(Retenant Marie.)

TEISSIER

Voici la somme que vous m'avez demandée. Elle est destinée, m'avez-vous dit, à des fournisseurs. Recevez-les vous-même. Examinez les mémoires qu'on vous remettra, ne craignez pas de les réduire autant que possible et prenez bien garde surtout à ne pas payer deux fois la même note. Où est mon reçu ?

1890

MARIE

Je vais vous le donner tout à l'heure.

1895

*(Elle va au meuble-secrétaire et dépose les billets dans un tiroir ; elle revient. -
Moment de silence.)*

(Ils s'asseyent.)

TEISSIER

J'aurais dû le tenir d'une main pendant que je vous remettais l'argent de l'autre. Je suis à découvert en ce moment. Vous avez une chose à me dire et moi j'en ai une autre. Venez vous asseoir près de moi, voulez-vous, et causons comme une paire d'amis. Qu'est-ce que vous comptez faire ?

1900

MARIE

Je ne comprends pas votre question.

TEISSIER

Elle est bien simple cependant, ma question. Je vous ai dit autrefois qu'il vous reviendrait une cinquantaine de mille francs, il ne vous reviendra pas davantage. Vous ne pensez pas garder cet appartement et tenir table ouverte jusqu'à la fin de votre dernier écu. Qu'est-ce que vous comptez faire ? 1905

MARIE

Un parent de ma mère qui habite la province nous a offert de nous retirer près de lui.

TEISSIER

Votre parent est comme tous les parents ; il vous a fait cette proposition en pensant que vous y mettriez du vôtre ; il ne la maintiendra pas quand ce sera à lui d'y mettre du sien. 1910

MARIE

Nous resterons à Paris alors.

TEISSIER

Qu'allez-vous devenir à Paris ?

MARIE

Ma soeur aînée est toute prête, dès qu'il le faudra, à donner des leçons de musique. 1915

TEISSIER

Bien. Votre soeur aînée, si elle prend ce parti, se lassera promptement de soutenir sa famille ; elle voudra que ses profits soient pour elle, et elle aura raison.

MARIE

Mais je compte bien m'occuper aussi.

TEISSIER

À quoi ?

1920

MARIE

Ah ! À quoi ? Je ne le sais pas encore. Le travail pour une femme est si difficile à trouver et rapporte si peu de chose.

(Pause ; il reprend avec hésitation et embarras.)

TEISSIER

Voilà ce que je voulais vous faire dire. Je connais une maison où, si vous le vouliez, vous viendriez vous établir. Vous auriez là le logement, la table, tous les mois une petite somme que vous pourriez économiser pour plus tard, vous n'auriez plus à songer à vous.

1925

MARIE

Quelle maison ?... La vôtre ?

TEISSIER *(avec un demi-sourire équivoque)*

La mienne.

MARIE *(après une marque d'émotion, ne sachant ce qu'elle doit comprendre ni ce qu'elle doit répondre)*

Ce que vous me proposez n'est pas possible ; ma mère d'abord ne me laisserait pas m'éloigner d'elle.

1930

TEISSIER

Oui, je me doute bien que votre mère ferait des difficultés ; mais vous êtes d'âge aujourd'hui à n'écouter personne et à calculer vos intérêts.

MARIE

Je vous ai dit non, Monsieur Teissier, non.

TEISSIER

Est-ce que vous ne seriez pas bien aise de laisser votre famille dans l'embarras et d'en sortir vous-même ? J'aurais ce sentiment-là à votre place.

1935

MARIE

Ce n'est pas le mien.

TEISSIER

Quel avantage verrez-vous à patauger toutes ensemble, plutôt que de chercher un sort l'une à droite et l'autre à gauche ?

(Le quittant.)

(Pause.)

MARIE

L'avantage justement de ne pas nous séparer. On se félicite parfois d'avoir des consolations près de soi. On se trouble moins de certaines surprises qui vous déconcerteraient autrement.

1940

TEISSIER

Voilà quelque temps déjà que je viens ici. Je ne m'éloigne pas de mes affaires sans une raison. Vous n'êtes pas sotte et vous avez de bons yeux. Vous avez dû penser quelque chose.

1945

MARIE

Mon attention était ailleurs.

TEISSIER

Où était-elle ?

MARIE

Je ne vois que ma famille. Je ne vois que le sort qui l'attend après celui qu'elle a perdu.

TEISSIER *(avec un sourire)*

Vous vouliez donc me tromper alors et m'extorquer quelque concession pour elle ?

1950

(Pause.)

MARIE

Oh ! Monsieur Teissier, j'ai bien assez de mes peines sans que vous veniez les augmenter encore. Vous voulez savoir ce que j'ai pensé, je vais

vous le dire. J'ai pensé que vous n'étiez plus jeune, que vous viviez bien triste et bien isolé, que vous n'aviez pas d'enfants et que vous vous plaissiez avec ceux des autres ; voilà toutes les réflexions que j'ai faites. Vous avez raison pourtant, je le reconnais. Nous ne vous voyions pas avant la mort de mon père, nous aurions, dû ne pas vous voir après, il fallait accepter les choses comme il les avait laissées, en prendre bravement notre parti, et nous dire qu'après tout des femmes ne sont jamais malheureuses lorsqu'elles s'aiment, qu'elles ont du courage et qu'elles se tiennent par la main.

TEISSIER

Qu'est-ce que vous êtes de personnes ici ? Vous, votre mère et vos deux soeurs ?

MARIE

Et Rosalie.

TEISSIER

Qu'est-ce que c'est que Rosalie ?

MARIE

Une sainte créature qui nous a toutes élevées.

TEISSIER

Comment faites-vous pour conserver vos domestiques, je n'ai jamais pu m'en attacher un seul. Vous êtes quatre personnes, Rosalie ne compte pas. C'est trop, malheureusement, vous devez le comprendre. Je ne peux pas, pour une petite amie que je voudrais avoir, me charger aussi de sa famille qui m'ennuierait.

MARIE

Personne ne vous le demande et personne n'y songe.

TEISSIER

Je ne voulais pas vous le dire, mais vous l'avez deviné. On ne se plaint pas d'être seul aussi longtemps qu'on reste jeune ; c'est un ennui à mon âge et une imprudence. ¹⁹⁷⁵

MARIE

Si vous êtes seul, c'est que vous le voulez bien.

TEISSIER

Je devrais me marier ?

MARIE

Il ne serait pas nécessaire de vous marier pour avoir du monde autour de vous. Vous avez bien des parents. ¹⁹⁸⁰

TEISSIER

J'ai cessé de voir mes parents pour me mettre à l'abri de leurs demandes d'argent ; ils meurent de faim. - Je tiendrais beaucoup à m'attacher une petite personne, simple, douce et sûre, qui se tiendrait décemment dans ma maison et qui ne la mettrait pas au pillage. Je verrais peut-être plus tard si je ne dois pas l'épouser. Mais vous êtes toutes des agneaux avant le mariage et l'on ne sait pas ce que vous devenez après. Je réglerais ma conduite sur la sienne ; elle ne serait pas bien malheureuse de mon vivant et elle n'aurait pas à se plaindre quand je serais mort ; mariée ou pas mariée, ce serait la même chose pour elle. ¹⁹⁸⁵

MARIE

Levez-vous, Monsieur Teissier, et allez-vous-en. Je ne veux pas me sentir près de vous une minute de plus. Je crois que vous êtes malheureux et je vous plains. Je crois que votre proposition était honnête et acceptable et je vous en remercie. Elle pourrait cependant cacher une arrière-pensée, une arrière-pensée si odieuse que le coeur me manque seulement de la soupçonner. Allez-vous en.

1990

1995

TEISSIER *(debout, embarrassé, balbutiant)*

Voyons un peu ce que vous aviez à me dire.

(Elle va vivement au meuble-secrétaire, en retire les billets et les lui remet.)

(Pause ; Rosalie entre.)

MARIE

Rien, rien, rien ! Je serais honteuse maintenant de vous parler de ma famille ; je le serais pour elle autant que pour moi. Vous réfléchirez. Vous vous demanderez ce qu'était mon père et si vous ne devez rien à sa probité, à son travail, à sa mémoire. Reprenez votre argent. Reprenez-le sans embarras. Monsieur Bourdon vient de se mettre à notre disposition et nous trouverons chez lui ce que nous n'aurions pas dû vous demander, à vous. Allez-vous-en. Allez-vous-en ou je vais appeler Rosalie qui vous mettra dehors. La voici justement. Que veux-tu, Rosalie ?

2000

ROSALIE

Madame de Saint-Genis est là.

2005

MARIE

C'est bien, qu'elle entre.

ROSALIE

Qu'est-ce que tu as, ma petite fille, tu es toute rouge ? (Regardant Marie et Teissier alternativement.) On ne t'a pas dit un mot de trop, j'espère ?

MARIE

Fais entrer Madame de Saint-Genis.

TEISSIER

Je vous quitte, mademoiselle. Je vais voir en passant chez Bourdon s'il ne reste pas un moyen d'arranger les choses ; mais n'y comptez pas. Je suis votre serviteur. 2010

(Madame de Saint-Genis, en entrant, croise Teissier qui sort.)

ROSALIE

Ce n'est pas sage de laisser une enfant si jeune avec un homme de cet âge-là.

SCÈNE IX

MARIE, MADAME DE SAINT-GENIS.

2015

MADAME DE SAINT-GENIS

Bonjour, Mademoiselle. Je ne viens plus ici sans rencontrer Monsieur Teissier, est-ce bon signe ? Arriverez-vous à vous entendre avec lui ?

MARIE

Non, Madame.

MADAME DE SAINT-GENIS

Bah ! J'aurais cru le contraire.

MARIE

Pourquoi ?

2020

MADAME DE SAINT-GENIS

Un vieillard doit se plaire dans une maison comme la vôtre.

MARIE

Monsieur Teissier y est venu aujourd'hui pour la dernière fois.

MADAME DE SAINT-GENIS

Je vous plains alors et c'est bien désintéressé de ma part. Votre soeur est à la maison ?

MARIE

Oui, Madame.

2025

MADAME DE SAINT-GENIS

Ayez l'obligeance de me l'envoyer. Ne dérangez pas Madame Vignerou, c'est inutile, je la verrai une autre fois. Je voudrais causer avec Mademoiselle Blanche.

MARIE

Elle va venir.

SCÈNE X

MADAME DE SAINT-GENIS

J'aime mieux décidément avoir une explication avec cette jeune fille et
lui déclarer net que son mariage n'est pas remis, mais qu'il est rompu. Il
est préférable pour elle qu'elle sache à quoi s'en tenir et de mon côté je
serai plus tranquille aussi. J'ai vu le moment où pour la première fois de
sa vie Georges me résisterait. Il tenait à sa petite, il voulait l'épouser.
Heureusement un autre mariage s'est présenté pour lui et je lui ai don-
né le choix : ou de m'obéir ou de ne plus me voir ; il a cédé. Mais fiez-
vous donc à un jeune homme de vingt-trois ans, quel bandit ! Et cette
évanouie qui ne pouvait pas attendre jusqu'au sacrement, tant pis pour
elle.

SCÈNE XI

MADAME DE SAINT-GENIS, BLANCHE.

BLANCHE

Ah ! Que je suis contente de vous voir, Madame.

MADAME DE SAINT-GENIS

Bonjour, mon enfant, bonjour.

BLANCHE

Embrassez-moi.

MADAME DE SAINT-GENIS

Très volontiers.

BLANCHE

Je vous aime bien, Madame, vous le savez.

2045

(Elles s'asseyent.)

MADAME DE SAINT-GENIS

Allons, ma chère Blanche, du calme. Je suis venue aujourd'hui pour causer sérieusement avec vous ; écoutez-moi donc comme une grande personne que vous êtes. À votre âge, il est temps déjà d'avoir un peu de raison. Mon fils vous aime, mon enfant ; je vous le dis très franchement, il vous aime beaucoup. Ne m'interrompez pas. Je sais bien, mon Dieu, que de votre côté vous ressentez quelque chose pour lui ; une émotion, vive et légère, comme les jeunes filles en éprouvent souvent à la vue d'un joli garçon.

2050

BLANCHE

Ah ! Madame, comme vous rabaissez un sentiment beaucoup plus sérieux.

2055

MADAME DE SAINT-GENIS

Soit, je me trompe. C'est très joli, l'amour, très vague et très poétique, mais une passion, si grande qu'elle soit, ne dure jamais bien longtemps et ne conduit pas à grand'chose. Je sais ce que je dis. On ne paye pas, avec cette monnaie-là, son propriétaire et son boulanger. Je suis sans fortune, vous le savez ; mon fils n'a exactement que sa place ; des circonstances que je déplore ont compromis la situation de votre famille et peut-être la réduiront à rien. Dans ces conditions, je vous le demande, mon enfant, serait-il bien habile de consommer un mariage qui ne présente plus aucune garantie ?

2060

BLANCHE *(vivement)*

Ce mariage doit se faire, Madame, et il se fera.

2065

MADAME DE SAINT-GENIS *(avec douceur)*

Il se fera, si je le veux bien.

BLANCHE

Vous consentirez, Madame.

MADAME DE SAINT-GENIS

Je ne le crois pas.

BLANCHE

Si, madame, si, vous consentirez. Il y a des affections si sincères qu'une mère même n'a pas le droit de les désunir. Il y a des engagements si sérieux qu'un homme perd son honneur à ne pas les remplir.

2070

(Silence.)

MADAME DE SAINT-GENIS

De quels engagements me parlez-vous ? Je reconnais, si c'est là ce que vous voulez dire, qu'un projet de mariage existait entre vous et mon fils ; mais il était soumis à certaines conditions et ce n'est pas ma faute si vous ne pouvez plus les remplir. Je voudrais, mon enfant, que cette réflexion vous fût venue. Je voudrais que vous subissiez silencieusement une situation nouvelle, qui n'est le fait de personne, qui change forcément les espérances de chacun.

2075

BLANCHE

Georges ne me parle pas ainsi, Madame ; ses espérances sont restées les mêmes. La perte de ma dot ne l'a pas affecté une minute et je ne le trouve que plus impatient de m'épouser.

2080

MADAME DE SAINT-GENIS

Laissons mon fils de côté, voulez-vous ? Il est trop jeune encore, je l'apprends tous les jours, pour savoir ce qu'il fait et ce qu'il dit.

BLANCHE

Georges a vingt-trois ans.

MADAME DE SAINT-GENIS

Vingt-trois ans, la belle affaire !

2085

BLANCHE

À cet âge-là, Madame, un homme a ses passions, une volonté et des droits.

MADAME DE SAINT-GENIS

Vous voulez parler de mon fils, soit, parlons-en. Êtes-vous bien sûre de ses dispositions, je les juge autrement que vous. Placé comme il l'est, le pauvre garçon, entre une affection qui lui est chère et son avenir qui le préoccupe, il est incertain, il hésite.

2090

BLANCHE *(se levant précipitamment)*

Vous me trompez, Madame.

MADAME DE SAINT-GENIS

Non, mon enfant, non, je ne vous trompe pas. Je prête à mon fils des réflexions sérieuses et je serais fâchée pour lui qu'il ne les eût point faites. J'irai plus loin. Savons-nous jamais ce qui se passe dans la tête des hommes ? Georges n'est pas plus sincère qu'un autre. Peut-être n'attend-il qu'un ordre de ma part pour se dégager d'une situation qui l'embarrasse.

2095

BLANCHE

Eh bien ! Donnez-lui cet ordre.

MADAME DE SAINT-GENIS

Il le suivrait.

2100

BLANCHE

Non, Madame.

MADAME DE SAINT-GENIS

Il le suivrait, je vous l'assure, serait-ce à contre-cœur.

BLANCHE

Si vous en veniez là, Madame, votre fils se déciderait à vous faire un aveu qu'il a différé par respect pour moi.

(Silence.)

(Blanche, confuse et rougissante, court à Madame de Saint-Genis et se laisse tomber, la tête dans ses genoux ; elle reprend en la caressant.)

MADAME DE SAINT-GENIS

Quel aveu ? Allons, je vois bien que vous n'imiteriez pas longtemps ma réserve. Épargnez-vous une confiance plus que délicate. Je sais tout. Je ne veux pas rechercher, mon enfant, de Georges ou de vous, lequel a entraîné l'autre. C'est moi, c'est votre mère, qui avons été coupables, en laissant ensemble deux enfants qui avaient besoin de surveillance. Vous voyez que je n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à un moment d'oubli, que la nature d'abord, votre jeunesse ensuite et les circonstances justifient suffisamment. Vous devez désirer que cette faute reste secrète, mon fils est un galant homme qui ne vous trahira pas. Ce point bien établi, est-il indispensable que l'un et l'autre vous perdiez toute votre vie sur une inconséquence, et ne vaudrait-il pas mieux l'oublier ?

(Pause.)

BLANCHE *(se relevant)*

Jamais.

MADAME DE SAINT-GENIS *(elle s'est levée à son tour et change de ton)*

Vous ne serez pas surprise, Mademoiselle, si mon fils cesse ses visites ici.

BLANCHE

Je l'attends là pour le connaître.

MADAME DE SAINT-GENIS

Espérez-vous qu'il désobéisse à sa mère ?

BLANCHE

Oui, Madame, pour faire son devoir.

MADAME DE SAINT-GENIS

Il fallait d'abord ne pas oublier le vôtre.

BLANCHE

Blessez-moi, Madame, humiliez-moi, je sais que je le mérite.

MADAME DE SAINT-GENIS

Je serais plus disposée, Mademoiselle, à vous plaindre qu'à vous offenser. Il me semble pourtant qu'une petite fille, après le malheur qui vous est arrivé, devrait baisser la tête et se soumettre. 2125

BLANCHE

Vous verrez, Madame, de quoi cette petite fille est capable pour obtenir la réparation qui lui est due.

MADAME DE SAINT-GENIS

Que ferez-vous donc ?

BLANCHE

Je saurai d'abord si votre fils a deux langages, l'un avec vous, l'autre avec moi. Je ne l'accuse pas encore. Il connaît votre volonté et vous cache la sienne. Mais, si j'ai affaire à un lâche qui se sauve derrière sa mère, qu'il ne compte pas m'abandonner si tranquillement. Partout, partout où il sera, je l'atteindrai. Je briserai sa position et je perdrai son avenir. 2130

2135

MADAME DE SAINT-GENIS

Vous vous compromettrez, pas autre chose. C'est peut-être là ce que vous désirez. Votre mère fort heureusement vous en empêchera. Elle

pensera que c'est assez d'une tache dans sa famille sans y ajouter un scandale. Adieu, Mademoiselle.

BLANCHE *(la retenant)*

Ne partez pas, Madame.

2140

MADAME DE SAINT-GENIS *(avec douceur)*

Nous n'avons plus rien à nous dire.

BLANCHE

Restez. Je pleure ! Je souffre ! Touchez ma main, la fièvre ne me quitte plus.

MADAME DE SAINT-GENIS

Oui, je me rends compte de l'agitation où vous êtes, elle passera. Tandis qu'une fois mariée avec mon fils, vos regrets et les siens seraient éternels.

2145

BLANCHE

Nous nous aimons.

MADAME DE SAINT-GENIS

Aujourd'hui, mais demain.

BLANCHE

Consentez, Madame, je vous en conjure.

(Blanche la quitte, va et vient, traverse la scène en donnant les signes d'une vive agitation et de la plus grande douleur ; elle tombe sur un fauteuil. - Revenant lentement à elle.)

MADAME DE SAINT-GENIS

Faut-il vous répéter le mot que vous me disiez tout à l'heure ? Jamais. Je regrette bien, mon enfant, de vous paraître aussi cruelle et de vous laisser dans un pareil état. J'ai raison cependant, tout à fait raison contre vous. Une femme de mon âge et de mon expérience, qui a vu tout ce qu'on peut voir en ce monde, sait la valeur des choses et n'exagère pas les unes aux dépens des autres.

2155

BLANCHE (*se jetant à ses genoux*)

Écoutez-moi, Madame. Que vais-je devenir, si votre fils ne m'épouse pas ? C'est son devoir. Je n'en connais pas de plus noble et de plus doux à remplir envers une femme dont on est aimé. Croyez-vous que s'il s'agissait d'un engagement ordinaire, je m'humilierais au point de le rappeler. Mon coeur même, oui, je briserais mon coeur, plutôt que de l'offrir à qui le dédaignerait et n'en serait plus digne. Mais il faut que votre fils m'épouse ; c'est son devoir, je le répéterai toujours. Toutes les considérations s'effacent devant celle-là. Vous me parlez de l'avenir, il sera ce qu'il voudra, l'avenir, je ne pense qu'au passé, moi, qui me fera mourir de honte et de chagrin.

2160

2165

MADAME DE SAINT-GENIS

Enfant que vous êtes, est-ce qu'on parle de mourir à votre âge ! Allons, relevez-vous et écoutez-moi à votre tour. Je vois bien que vous aimez mon fils plus que je ne le pensais pour tenir autant à un pauvre garçon dont la position est presque misérable. Mais, si je consentais à vous marier avec lui, dans un an, dans six mois peut-être, vous me reprocheriez bien amèrement la faiblesse que j'aurais eue. L'amour passe, le ménage reste. Savez-vous ce que serait le vôtre ? Mesquin, besogneux, vulgaire, avec des enfants qu'il faudrait nourrir vous-même et un mari mécontent qui vous reprocherait à toute minute le sacrifice que vous auriez exigé de lui. Faites ce que je vous demande. Sacrifiez-vous plutôt vous-même. Comme les choses changent aussitôt. Georges ne vous aban-

2170

2175

donne plus, c'est vous qui le dégagez généreusement. Il devient votre obligé et vous donne dans son coeur une place mystérieuse que vous conserverez éternellement. Les hommes restent toujours sensibles au souvenir d'une femme qui les a aimés, ne fût-ce qu'une heure, avec dés-²¹⁸⁰intéressement, c'est si rare ! Que deviendrez-vous ? Je vais vous le dire. L'image de mon fils qui remplit en ce moment toutes vos pensées s'effacera peu à peu, plus vite que vous ne le croyez. Vous êtes jeune, charmante, pleine de séductions. Dix, vingt partis se présenteront pour vous. Vous choisirez non pas le plus brillant mais le plus solide, et ce ²¹⁸⁵jour-là vous penserez à moi en vous disant : Madame de Saint-Genis avait raison.

BLANCHE

Qui êtes-vous donc, Madame, pour me donner de pareils conseils ? Que dirait votre fils, s'il les connaissait ? J'aimerais mieux être sa maîtresse que la femme d'un autre.

2190

MADAME DE SAINT-GENIS

Sa maîtresse ! Voilà un joli mot dans votre bouche. Mon fils saura, Mademoiselle, les expressions qui vous échappent et qui sont un signe de plus de votre précocité.

BLANCHE

Non, non, Madame, vous ne répéterez pas ce mot affreux que je rougis d'avoir prononcé.

2195

(Elle se dirige vers la porte.)

MADAME DE SAINT-GENIS

Sa maîtresse ! Je vais tout vous dire puisque vous pouvez tout entendre. Jamais je n'aurais rompu votre mariage pour une question d'intérêt.

Mais je veux que la femme de mon fils ne lui donne ni soupçons sur le passé ni inquiétudes pour l'avenir.

BLANCHE (*l'arrêtant*)

Oh ! oh ! oh ! Vous m'insultez, madame, sans raison et sans pitié !

2200

(Elle repousse Blanche légèrement et sort.)

MADAME DE SAINT-GENIS

Laissez moi partir, Mademoiselle. Sa maîtresse ! Qu'est-ce que c'est que ce langage de fille perdue !

SCÈNE XII

Blanche, puis Rosalie, puis Marie, puis Madame Vigneron, puis Judith.

(Elle fond en larmes.)

(Elle pleure abondamment.)

(Elle sonne et revient en scène : d'une voix entrecoupée.)

BLANCHE

Fille perdue ! Elle a osé m'appeler... Infamie ! Oh ! Tout est bien fini maintenant... Georges est faible, sa mère le domine, il lui obéira... Fille perdue ! Un homme si charmant, qui ressemble si peu à cette femme et qui se laisse mener par elle !... Je ne me tiens plus. Mes mains étaient brûlantes tout à l'heure, elles sont glacées maintenant. Il est jeune... Il a vingt-trois ans à peine... il est doux, fin et séduisant, une autre l'aimera et l'épousera à ma place.

2205

2210

ROSALIE *(entrant)*

C'est toi, mon enfant, qui me demandes.

BLANCHE *(allant à elle, douloureusement)*

J'ai froid, ma vieille, mets-moi quelque chose sur les épaules.

ROSALIE *(après l'avoir regardée)*

Je vais te mettre dans ton lit, ce qui vaudra beaucoup mieux.

BLANCHE

Non.

ROSALIE

Fais ce que je te dis, si tu ne veux pas tomber malade.

2215

BLANCHE

Oh ! Certainement, je vais tomber malade.

ROSALIE

Allons, viens, Rosalie va te déshabiller, ce ne sera pas la première fois.

BLANCHE

Appelle maman.

ROSALIE

Tu n'as pas besoin de ta mère, je suis là.

BLANCHE

Je ne me marierai pas, Rosalie.

2220

ROSALIE

Le beau malheur ! On ne te gâte donc pas assez pour que tu nous pré-fères ce gringalet et cette diablesse. Voilà leurs noms à tous les deux. Ce mariage-là, vois-tu, ce n'était pas ton affaire. Si l'on nous avait écoutés, ton père et moi, on n'y aurait pas pensé plus d'une minute.

BLANCHE *(sa tête s'égaré)*

Mon père ! Je le vois, mon père ! Il me tend les bras et il me fait signe de venir avec lui.

2225

ROSALIE

Viens te coucher, ma Blanchette.

BLANCHE

Ta Blanchette, c'est une fille perdue ! Je suis une fille perdue, tu ne le savais pas.

ROSALIE

Ne parle plus, mon enfant, ça te fait mal. Viens... viens... avec ta vieille.

2230

(Criant.)

(Elle s'affaisse dans les bras de Rosalie et glisse peu à peu jusqu'à terre.)

BLANCHE

Ah ! Que je souffre ! Marie ! Marie ! Marie !

MARIE (*entrant et se précipitant*)

Blanche ! Blanche !

ROSALIE

Tais-toi, ma petite, c'est inutile, elle ne t'entend pas. Prends-la bien doucement, la pauvre mignonne, et allons la coucher.

BLANCHE (*murmurant*)

Fille perdue !

2235

(*Elle se précipite à son tour.*)

MADAME VIGNERON (*paraissant*)

Qu'est-ce qu'il y a ?

(*Judith paraît.*)

ROSALIE

Laissez-nous faire, Madame, vous nous embarrassez plutôt qu'autre chose.

(*Elles descendent la scène.*)

MADAME VIGNERON

Judith, viens ici. Tu avais raison mon enfant. Toutes ces affaires ne nous valent rien. Voilà ta soeur qu'on porte dans son lit, demain, ce sera vous²²⁴⁰ et après-demain ce sera moi. Tu penses toujours que le meilleur est d'en finir ?

JUDITH

Oui, toujours.

MADAME VIGNERON

Bien. Tu vas prendre Rosalie avec toi et vous irez chez Monsieur Bourdon. Tu lui diras que j'accepte tout, que j'approuve tout, et que j'ai hâte maintenant de voir tout terminé. Tu ajouteras : la même hâte que lui.²²⁴⁵
C'est bien ton avis ?

JUDITH

C'est mon avis.

(Elles se séparent.)

MADAME VIGNERON

Va, ma grande fille. Je veux bien garder ce que j'ai, mais je tiens d'abord à conserver mes enfants.

2250

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

ROSALIE, MERKENS.

ROSALIE

Entrez, monsieur Merkens. On ne se plaindra pas ici de voir une figure de connaissance.

MERKENS *(après avoir regardé autour de lui)*

Oh ! Oh ! L'homme de loi ne m'avait pas trompé. Ça sent la misère.

ROSALIE

Vous regardez notre nouveau logement, il n'est pas riche ? Ah ! Dame !
Hier et aujourd'hui ne se ressemblent pas.

2255

MERKENS

Qu'est-ce qui est donc arrivé à cette famille ?

ROSALIE

Ruinées, mon cher monsieur, ruinées, la pauvre dame et ses demoiselles ! Je ne vous dirai pas comment ça s'est fait, mais on ne m'ôtera pas mon idée de la tête. Voyez-vous, quand les hommes d'affaires ar-

2260

rivent derrière un mort, on peut bien dire : v'là les corbeaux ! Ils ne laissent que ce qu'ils ne peuvent pas emporter.

MERKENS

La maison n'est plus bonne, hein, Rosalie ?

ROSALIE

Pour personne, Monsieur Merkens, pour personne.

MERKENS

Pourquoi ne cherchez-vous pas une place ailleurs ?

2265

ROSALIE

Est-ce que ces demoiselles pourraient se passer de moi, pas plus que moi d'elles ? Je suis une bouche de trop, ça, c'est vrai ; mais je gagne bien ce que je mange, allez. Il ne faut pas penser, mon pauvre monsieur Merkens, à déjeuner avec nous. Autrefois, quand je vous voyais venir à cette heure-ci, je savais ce que parler veut dire, vous trouviez votre couvert mis ; maintenant ce n'est plus la même chose. Je vais prévenir ma-²²⁷⁰
dame de votre visite.

(Judith entre.)

MERKENS

Non, ne dérangez pas Madame Vigneron ; dites seulement à Mademoiselle Judith que je suis là.

ROSALIE

Voici Mademoiselle justement.

2275

(Merkens salue.)

JUDITH

Bonjour, Monsieur Merkens.

ROSALIE

Si ça vous va cependant, une bonne tasse de café au lait, on sera bien de force encore à vous l'offrir.

JUDITH

Laisse-nous, Rosalie.

SCÈNE II

Merkens, Judith.

2280

JUDITH

Je vais vous faire une petite querelle d'abord, et puis il n'en sera plus question. Je vous ai écrit deux fois pour vous prier de venir me voir, une seule aurait dû suffire.

MERKENS *(entre deux tons)*

Êtes-vous certaine de m'avoir écrit deux fois ?

JUDITH

Vous le savez bien.

2285

MERKENS

Non, je vous assure ; votre première lettre ne m'est pas parvenue.

JUDITH

Laissons cela. Je n'ai pas besoin de vous dire à quelle situation nous voilà réduites, vous l'aurez deviné en entrant ici.

MERKENS *(moitié sérieux, moitié comique)*

Expliquez-moi...

JUDITH

C'est une histoire qui ne vous intéresserait guère et je ne trouve aucun plaisir à la raconter. En deux mots, nous avons manqué d'argent pour défendre notre fortune ; il nous aurait fallu, dans la main, une centaine de mille francs. 2290

MERKENS

Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de cela ? Je vous les aurais trouvés.

(Merkens a tiré sa montre.)

JUDITH

Il est trop tard maintenant. Asseyons-nous. Vous vous souvenez, Monsieur Merkens, et vous avez été témoin de notre vie de famille. Nous étions très heureux, nous nous aimions beaucoup, nous n'avions pas de relations et nous n'en voulions pas. Nous ne pensions pas qu'un jour nous aurions besoin de tout le monde que nous ne connaîtrions personne. Vous êtes pressé ? 2295

2300

MERKENS

Très pressé. Ne faisons pas de phrases, n'est-ce pas ? Vous avez désiré me voir, me voici. Vous voulez me demander quelque chose, qu'est-ce

que c'est ? Il vaut peut-être mieux que je vous le dise, je ne suis pas très obligeant.

JUDITH

Dois-je continuer ?

2305

MERKENS

Mais oui, certainement, continuez.

JUDITH

Voici ce dont il s'agit d'abord, je vais tout de suite au plus simple et au plus sûr. Je me propose de mettre à profit les excellentes leçons que j'ai reçues de vous et d'en donner à mon tour.

MERKENS *(lui touchant le genou)*

Comment, malheureuse enfant, vous en êtes là !

2310

JUDITH

Voyons, voyons, Monsieur Merkens, appelez-moi mademoiselle comme vous avez l'habitude de le faire et prenez sur vous de me répondre posément.

MERKENS

Des leçons ! Êtes-vous capable d'abord de donner des leçons ? Je n'en suis pas bien sûr. Admettons-le. Ferez-vous ce qu'il faudra pour en trouver ! Les leçons, ça se demande comme une aumône ; on n'en obtient pas avec de la dignité et des grands airs. Il est possible cependant qu'on ait pitié de vous et que dans quatre ou cinq années, pas avant, vous vous soyez fait une clientèle. Vous aurez des élèves qui seront désagréables le plus souvent, et les parents de vos élèves qui seront grossiers.

2320

presque toujours. Qu'est-ce que c'est qu'un pauvre petit professeur de musique pour des philistins qui ne connaissent pas seulement la clef de sol. Tenez, sans aller chercher bien loin, votre père...

JUDITH

Ne parlons pas de mon père.

MERKENS

On peut bien en rire un peu... Il ne vous a rien laissé.

2325

(Pause.)

JUDITH

Écartons un instant cette question des leçons, nous y reviendrons tout à l'heure. Dans ce que je vais vous dire, Monsieur Merkens, ne voyez de ma part ni vanité ni présomption, mais le désir seulement d'utiliser mon faible talent de musicienne. J'ai composé beaucoup, vous le savez. Est-ce que je ne pourrais pas, avec tant de morceaux que j'ai écrits et d'autres ²³³⁰ que je produirais encore, assurer à tous les miens une petite aisance ?

(Il rit de nouveau.)

(Il rit encore.)

MERKENS *(après avoir ri)*

Regardez-moi. Ne répétez jamais, jamais, vous entendez, ce que vous venez de me dire ; on se moquerait de vous dans les cinq parties du monde. Une petite aisance ! Est-ce tout ?

JUDITH

Non, ce n'est pas tout. Nous avons parlé autrement d'une profession ²³³⁵
qui ne me plaisait guère et qui aujourd'hui encore ne me sourit que très
médiocrement. Mais dans la situation où se trouve ma famille, je ne dois
reculer devant rien pour la sortir d'embarras. Le théâtre ?

MERKENS

Trop tard !

JUDITH

Pourquoi ne ferais-je pas comme tant d'autres qui n'étaient pas bien ré- ²³⁴⁰
solues d'abord et qui ont pris leur courage à deux mains ?

MERKENS

Trop tard !

JUDITH

J'ai peut-être des qualités naturelles auxquelles il ne manque que le tra-
vail et l'habitude.

MERKENS

Trop tard ! On ne pense pas au théâtre sans s'y être préparé depuis ²³⁴⁵
longtemps. Vous ne serez jamais une artiste. Vous n'avez pas ce qu'il
faut. À l'heure qu'il est, vous ne trouveriez au théâtre que des décep-
tions... ou des aventures, est-ce ça ce que vous désirez ?

JUDITH

Mais que puis-je donc faire alors ?

MERKENS

Rien ! Je vois bien où vous en êtes. Vous n'êtes pas la première que je trouve dans cette situation et à qui je fais cette réponse. Il n'y a pas de ressources pour une femme, ou plutôt il n'y en a qu'une. Tenez, Mademoiselle, je vais vous dire toute la vérité dans une phrase. Si vous êtes honnête, on vous estimera sans vous servir ; si vous ne l'êtes pas, on vous servira sans vous estimer ; vous ne pouvez pas espérer autre chose. Voulez-vous reparler des leçons ?

2350

2355

JUDITH

C'est inutile. Je regrette de vous avoir dérangé.

MERKENS

Vous me renvoyez ?

JUDITH

Je ne vous retiens plus.

MERKENS

Adieu, Mademoiselle.

2360

JUDITH

Adieu, Monsieur.

MERKENS *(à la porte)*

Il n'y avait rien de mieux à lui dire.

SCÈNE III

Judith, Marie.

MARIE

Eh bien ?

JUDITH

Eh bien, si Monsieur Merkens a raison et si les choses se passent
comme il le dit, nous ne sommes pas au bout de nos peines. En atten- 2365
dant, voilà tous mes projets renversés, ceux que tu connais d'abord... et
un autre que je gardais pour moi.

MARIE

Quel autre ?

JUDITH

À quoi bon te le dire ! 2370

MARIE

Parle donc.

JUDITH

J'avais pensé un instant à tirer parti de ma voix, en me faisant entendre
sur un théâtre.

MARIE

Toi, ma soeur, sur un théâtre !

JUDITH

Eh ! Que veux-tu ? Il faut bien que nous nous retournions et que nous
entreprenions quoi que ce soit. Nous ne pouvons pas attendre que nous
ayons mangé jusqu'à notre dernier sou. Maman n'est plus d'un âge à
travailler, nous ne le voudrions pas du reste. Qui sait si notre pauvre
Blanche retrouvera jamais sa raison ? Nous restons donc, toi et moi, et
encore toi, ma chère enfant, qu'est-ce que tu peux bien faire ? Il faudra
que tu travailles douze heures par jour pour gagner un franc cinquante.

MARIE

Dis-moi un peu, bien raisonnablement, ce que tu penses de l'état de
Blanche. Comment la trouves-tu ?

JUDITH

Un jour bien et l'autre mal. On croit à tout moment qu'elle va vous re-
connaître, mais elle ne voit personne et n'entend plus rien. J'ai bien
pensé à ce malheur et peut-être nous en a-t-il épargné un plus grand. Si
Blanche, avec une tête comme la sienne, avait appris par hasard, par
une fatalité, le mariage de Monsieur de Saint-Genis, qui sait si cette
nouvelle ne l'aurait pas tuée sur le coup ? Elle vit, c'est le principal, elle
n'est pas perdue pour nous. S'il faut la soigner, on la soignera ; s'il faut
se priver de pain pour elle, nous nous en passerons ; ce n'est plus notre
soeur, c'est notre enfant.

(Elles s'embrassent.)

MARIE

Tu es bonne, ma grande soeur, et je t'aime.

(Pause.)

JUDITH

Moi aussi, je vous aime. Je suis brusque par moments, mais je vous porte toutes là dans mon coeur. Il me semble que c'est moi, moi, votre aînée, la grande soeur comme vous m'appellez, qui devrais, nous tirer d'affaire et remettre la famille à flot. Comment ? Je n'en sais rien. Je cherche, je ne trouve pas. S'il ne fallait que se jeter dans le feu, j'y serais déjà.

2395

MARIE

Maman t'a-t-elle parlé de la visite de Monsieur Bourdon ?

2400

JUDITH

Non. Que venait-il faire ?

MARIE

Monsieur Teissier l'avait chargé de me demander en mariage.

JUDITH

Tu ne m'étonnes pas. Il était facile de voir que Monsieur Teissier t'avait prise en affection et la pensée de t'épouser devait lui venir un jour ou l'autre.

2405

MARIE

Est-ce que tu m'engagerais à accepter ?

JUDITH

Ne me demande pas mon avis là-dessus. C'est de toi qu'il s'agit, c'est à toi de décider. Vois, réfléchis, calcule, mais surtout ne pense qu'à toi. Si notre situation t'épouvante et que tu regrettes le temps où tu ne man-

quais de rien, épouse Monsieur Teissier, il te fera payer assez cher un
 peu de bien-être et de sécurité. Mais comme je te connais, comme tu
 aimes bien ta mère et tes soeurs, et que tu pourrais te résigner pour
 elles à ce que tu repousserais pour toi, nous serions des plus coupables,
 tu m'entends, des plus coupables, en te conseillant un sacrifice qui est le
 plus grand que puisse faire une femme.

2410

2415

*(Rosalie entre par la porte du fond ; elle tient une cafetière d'une main et de
 l'autre une casserole pleine de lait ; elle les dépose sur la table ; elle s'approche
 et regarde les deux soeurs en soupirant ; Marie et Judith se séparent.)*

MARIE

Tout ce que tu dis est plein de coeur ; embrasse-moi encore.

SCÈNE IV

Les mêmes, Rosalie puis Madame Vignerons et Blanche.

JUDITH

Le déjeuner est prêt ?

ROSALIE

Oui, Mademoiselle, je le servirai quand on voudra.

*(Scène muette. Judith et Rosalie apportent la table sur le devant de la scène, à
 droite ; Rosalie dispose les tasses et sert le café au lait pendant que Judith ap-
 proche des chaises ; Marie a été à la porte de gauche et l'a ouverte ; entre
 Blanche précédant sa mère ; Blanche est pâle, sans force et sans regard, son at-
 titude est celle d'une folle au repos ; Madame Vignerons a vieilli et blanchi ;
 Marie fait asseoir Blanche, elles s'asseyent toutes à leur tour à l'exception de
 Rosalie qui prend son café debout. - Silence prolongé ; grande tristesse.)*

MARIE

Judith va t'aider à passer la table, ma bonne Rosalie.

2420

(Larmes et sanglots.)

MADAME VIGNERON *(éclatant)*

Ah ! Mes enfants, si votre père nous voyait !

SCÈNE V

Les mêmes, Bourdon.

ROSALIE *(à Bourdon qui est entré doucement)*

Comment êtes-vous entré ?

BOURDON

Par la porte qui était ouverte. Vous avez tort, ma, fille, de laisser votre porte d'entrée ouverte ; on pourrait dévaliser vos maîtres.

2425

ROSALIE *(sous le nez)*

Il n'y a plus de danger. L'ouvrage a été fait et bien fait.

BOURDON *(en descendant la scène, à Madame Vignerons qui se lève)*

Ne vous dérangez pas, Madame, j'attendrai que votre repas soit terminé.

MADAME VIGNERON *(allant à lui)*

Qu'avez-vous à me dire, Monsieur Bourdon ?

BOURDON (*à mi-voix*)

Je viens encore, Madame, de la part de Teissier pour ce projet qui lui tient au coeur. Je dois croire, n'est-ce pas, que vous avez instruit votre fille de la demande que je vous ai faite ? 2430

MADAME VIGNERON

Mais sans doute.

BOURDON

Autorisez-moi, je vous prie, à la lui renouveler moi-même en votre présence.

MADAME VIGNERON

Soit. J'y consens. Judith, emmène ta soeur, mon enfant. Marie, Monsieur Bourdon veut causer avec nous. 2435

SCÈNE VI

Madame Vigneron, Marie, Bourdon.

BOURDON

Votre mère vous a fait part, mademoiselle, du désir que Monsieur Teissier a manifesté ?

MARIE

Oui, Monsieur.

2440

BOURDON

C'est bien de vous-même et sans obéir à personne que vous avez décliné le mariage qui vous était offert ?

MARIE

C'est de moi-même.

(Silence.)

BOURDON

Très bien ! Très bien ! J'aime autant cela du reste. J'avais craint un moment, en vous voyant repousser une proposition si avantageuse, que
votre mère et vos soeurs n'eussent comploté de vous retenir auprès
d'elles, non pas dans une pensée de jalousie, mais par une affection mal
entendue. S'il y a chez vous, Mademoiselle, une décision arrêtée, un
parti pris irrévocable, je ne vois pas la peine d'aller plus loin.

(Nouveau silence.)

MADAME VIGNERON

Ne te trouble pas, mon enfant, réponds franchement ce que tu penses.

BOURDON

Dans le cas, Mademoiselle, où vous regretteriez un premier mouvement qui s'expliquerait fort bien du reste, je vous offre l'occasion de le reprendre, profitez-en.

MARIE

Il faut dire à Monsieur Teissier de ma part qu'en insistant comme il le fait, il gagne beaucoup dans mon esprit ; mais je lui demande encore
quelque temps pour réfléchir. 2455

BOURDON

Eh bien ! Madame, voilà une réponse très raisonnable, pleine de sens, et qui ne ressemble pas du tout au refus catégorique que vous m'avez opposé ?

MADAME VIGNERON

Il est possible que ma fille ait changé d'avis, mais elle doit savoir que je
ne l'approuve pas. 2460

(Revenant à Marie.)

BOURDON

Ne dites rien, Madame. Laissez cette jeune fille à ses inspirations, elle pourrait vous reprocher plus tard d'avoir suivi les vôtres. Je comprends à merveille, Mademoiselle, quelque intérêt qu'ait ce mariage, que vous ne soyez pas bien pressée de le conclure. Malheureusement Teissier n'a
plus vingt ans comme vous ; c'est même là votre plus grand grief contre
lui ; à son âge, on ne remet pas volontiers au lendemain. 2465

MARIE

Je voudrais savoir, Monsieur Bourdon, et je vous prie de me dire sincèrement si Monsieur Teissier est un honnête homme.

BOURDON

Un honnête homme ! Que voulez-vous dire par là ? Je ne vous conseillerais pas, Mademoiselle, au cas où épouseriez Monsieur Teissier, de placer toutes vos espérances sur une simple promesse de sa part ; mais les notaires sont là pour rédiger des contrats qui établissent les droits des parties. Ai-je répondu à votre question ? 2470

MARIE

Non, vous ne l'avez pas comprise. Un honnête homme, pour une jeune fille, cela veut dire bien des choses 2475

BOURDON

Me demandez-vous, Mademoiselle, si Teissier a fait sa fortune honorablement ?

MARIE

Oui, je voudrais être fixée sur ce point et sur d'autres.

BOURDON

De quoi vous préoccupez-vous ? Si on recherchait aujourd'hui en France l'origine de toutes les fortunes, il n'y en a pas cent, pas cinquante, qui résisteraient à un examen scrupuleux. Je vous en parle sagement, comme un homme qui tient les fils dans son cabinet. Teissier a fait des affaires toute sa vie ; il en a retiré un capital considérable qui est bien à lui et que personne ne songe à attaquer ; vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage. 2480
2485

MARIE

Quelle est la conduite ordinaire de Monsieur Teissier ? Quels sont ses goûts, ses habitudes ?

BOURDON

Mais les goûts et les habitudes d'un homme de son âge. Je ne pense pas que vous ayez beaucoup à craindre de ce côté. Je devine maintenant où tendait votre question. Croyez-moi, Teissier sera un mari plutôt trop honnête que pas assez, je m'en rapporte à votre mère elle-même. 2490

MADAME VIGNERON

Je me demande en ce moment, Monsieur Bourdon, quel intérêt vous pouvez avoir à ce mariage ?

BOURDON

Quel intérêt, Madame ? Mais celui de cette enfant qui est en même temps le vôtre. 2495

MADAME VIGNERON

Il est bien tard, savez-vous, pour nous montrer tant de dévouement.

(Revenant à Marie.)

BOURDON

Vous pensez encore, Madame, à ces maudites affaires qui se sont terminées aussi mal que possible, je le reconnais. Est-ce ma faute, si vous vous êtes trouvée impuissante pour défendre la succession de votre mari ? Vous avez subi la loi du plus fort, voilà tout. Aujourd'hui cette loi se retourne en votre faveur. Il se trouve que votre fille a fait la conquête d'un vieillard qui accordera tout ce qu'on voudra pour passer avec elle les quelques jours qui lui restent à vivre. Cette situation est toute à votre avantage ; les atouts sont dans votre jeu, profitez-en. Je n'ai pas besoin de vous dire, Madame, que nous, officiers publics, nous ne connaissons ni le plus fort ni le plus faible et que la neutralité est un de- 2500 2505

voir dont nous ne nous écartons jamais. Cependant je ne me croirais pas coupable, bien que Teissier soit mon client, de stipuler en faveur de votre fille tous les avantages qu'elle est en état d'obtenir. Vous avez entendu, Mademoiselle, ce que je viens de dire à votre mère. Faites-moi 2510 autant de questions que vous voudrez, mais abordons, n'est-ce pas, la seule qui soit véritablement importante, la question argent. Je vous écoute.

MARIE

Non, parlez vous-même. 2515

BOURDON *(avec un demi-sourire)*

Je suis ici pour vous entendre et pour vous conseiller.

MARIE

Il me serait pénible de m'appesantir là-dessus.

BOURDON *(souriant)*

Bah ! Vous désirez peut-être savoir quelle est exactement, à un sou près, la fortune de Monsieur Teissier ?

MARIE

Je la trouve suffisante, sans la connaître. 2520

BOURDON

Vous avez raison. Teissier est riche, très riche, plus riche, le sournois, qu'il n'en convient lui-même. Allez donc, Mademoiselle, je vous attends.

MARIE

Monsieur Teissier vous a fait part sans doute de ses intentions ?

BOURDON

Oui, mais je voudrais connaître aussi les vôtres. Il est toujours intéressant pour nous de voir se débattre les parties.

2525

MARIE

N'augmentez pas mon embarras. Si ce mariage doit se faire, j'aimerais mieux en courir la chance plutôt que de poser des conditions.

(Marie le regarde fixement.)

(Se tournant vers Madame Vignerón.)

BOURDON *(souriant toujours)*

Vraiment ! Je ne mets pas en doute vos scrupules, Mademoiselle ; quand on veut bien nous en montrer, nous sommes tenus de les croire sincères. Teissier se doute bien cependant que vous ne l'épouserez pas pour ses beaux yeux. Il est donc tout disposé déjà à vous constituer un douaire ; mais ce douaire, je m'empresse de vous le dire, ne suffirait pas. Vous faites un marché, n'est-il pas vrai, ou bien, si ce mot vous blesse, vous faites une spéculation, elle doit porter tous ses fruits. Il est donc juste, et c'est ce qui arrivera, que Teissier, en vous épousant, vous reconnaisse commune en biens, ce qui veut dire que la moitié de sa fortune, sans rétractation et sans contestation possible, vous reviendra après sa mort. Vous n'aurez plus que des vœux à faire pour ne pas l'attendre trop longtemps. Vous avez entendu, Madame, ce que je viens de dire à votre fille ?

2530

2535

2540

MADAME VIGNERON

J'ai entendu.

BOURDON

Que pensez-vous ?

MADAME VIGNERON

Je pense, Monsieur Bourdon, si vous voulez le savoir, que plutôt que de promettre à ma fille la fortune de Monsieur Teissier, vous auriez mieux fait de lui conserver celle de son père.

2545

(Revenant à Marie.)

BOURDON

Vous ne sortez pas de là, vous, Madame. Eh bien ? Mademoiselle, vous connaissez maintenant les avantages immenses qui vous seraient réservés dans un avenir très prochain ; je cherche ce que vous pourriez opposer encore, je ne le trouve pas. Quelques objections de sentiment peut-être ? Je parle, n'est-ce pas, à une jeune fille raisonnable, bien élevée, qui n'a pas de papillons dans la tête. Vous devez savoir que l'amour n'existe pas ; je ne l'ai jamais rencontré pour ma part. Il n'y a que des affaires en ce monde ; le mariage en est une comme toutes les autres ; celle qui se présente aujourd'hui pour vous, vous ne la retrouveriez pas une seconde fois.

2550
2555

MARIE

Monsieur Teissier, dans les conversations qu'il a eues avec vous, a-t-il parlé de ma famille ?

(Bas.)

BOURDON

De votre famille ? Non. Est-ce qu'elle exigerait quelque chose ?

MARIE

Monsieur Teissier doit savoir que jamais je ne consentirais à me séparer d'elle.

2560

BOURDON

Pourquoi vous en séparerait-il ? Vos soeurs sont charmantes, Madame votre mère est une personne très agréable. Teissier a tout intérêt d'ailleurs à ne pas laisser sans entourage une jeune femme qui aura bien des moments inoccupés. Préparez-vous, Mademoiselle, à ce qui me reste à vous dire. Teissier m'a accompagné jusqu'ici ; il est en bas ; il attend une réponse qui doit être cette fois définitive ; vous risqueriez vous-même en la différant. C'est donc un oui ou un non que je vous demande.

2565

MADAME VIGNERON

En voilà assez, Monsieur Bourdon. J'ai bien voulu que vous appreniez à ma fille les propositions qui lui étaient faites ; mais si elle doit les accepter, ça la regarde, je n'entends pas que ce soit par surprise, dans un moment de faiblesse ou d'émotion. Au surplus, je me réserve, vous devez bien le penser, d'avoir un entretien avec elle où je lui dirai de ces choses qui seraient déplacées en votre présence, mais qu'une mère, seule avec son enfant, peut et doit lui apprendre dans certains cas. Je n'ai pas, je vous l'avoue, une fille de vingt ans, pleine de coeur et pleine de santé, pour la donner à un vieillard.

2570

2575

BOURDON

À qui la donnerez-vous ? On dirait, madame, à vous entendre, que vous avez des gendres plein vos poches et que vos filles n'auront que l'embarras du choix. Pourquoi le mariage de l'une d'elles, mariage qui paraissait bien conclu, celui-là, a-t-il manqué ? Faute d'argent. C'est qu'en effet, Madame, faute d'argent, les jeunes filles restent jeunes filles.

2580

MADAME VIGNERON

Vous vous trompez. Je n'avais rien et mon mari non plus. Il m'a épousée cependant et nous avons été très heureux.

(Regardant Marie.)

BOURDON

Vous avez eu quatre enfants, c'est vrai. Si votre mari, madame, était en-
 core de ce monde, il serait, pour la première fois peut-être, en désaccord ²⁵⁸⁵
 avec vous. C'est avec effroi qu'il envisagerait la situation de ses filles, si-
 tuation, quoi que vous en pensiez, difficile et périlleuse. Il estimerait à
 son prix la proposition de Monsieur Teissier, imparfaite sans doute,
 mais plus qu'acceptable, rassurante pour le présent... Éblouissante pour ²⁵⁹⁰
 l'avenir. On ne risque rien, je le sais, en faisant parler les morts, mais le
 père de Mademoiselle, avec un cœur excellent comme le vôtre, avait de
 plus l'expérience qui vous fait défaut. Il connaissait la vie ; il savait que
 tout se paye en ce monde ; et, en fin de compte, sa pensée aujourd'hui
 serait celle-ci : j'ai vécu pour ma famille, je suis mort pour elle, ma fille ²⁵⁹⁵
 peut bien lui sacrifier quelques années.

MARIE *(les larmes aux yeux)*

Dites à Monsieur Teissier que j'accepte.

BOURDON

Allons donc, mademoiselle, il faut se donner bien du mal pour faire
 votre fortune. Voici votre contrat. Je l'avais préparé à l'avance sans sa-
 voir si je serais remboursé de mes peines. Vous le lirez à tête reposée. Il ²⁶⁰⁰
 ne reste plus qu'à le faire signer par Teissier, je m'en charge. J'étais le
 notaire de votre père, je compte bien devenir le vôtre. Je vais chercher
 Teissier et je vous l'amène.

SCÈNE VII

Les mêmes, moins Bourdon.

(Rentre Bourdon suivi de Teissier ; Teissier se dirige en souriant vers Marie, Bourdon l'arrête et lui indique de saluer d'abord Madame Vigneron.)

MARIE

Embrasse-moi et ne me dis rien. Ne m'ôte pas mon courage, je n'en ai pas plus qu'il ne m'en faut. Monsieur Bourdon a raison, vois-tu, ce mariage, c'est le salut. Je suis honteuse, honteuse de le faire, et je serais coupable en ne le faisant pas. Est-ce possible que toi, ma bonne mère, à ton âge, tu recommences une vie de misère et de privations ? Oui, je le sais, tu es bien courageuse, mais Blanche, Blanche, la pauvre enfant, on ne peut plus lui demander du courage, à elle. Quels remords aurais-je plus tard, si sa santé réclamait des soins que nous ne pourrions pas lui donner ! Et Judith ? Ah ! Judith, je pense bien à elle aussi. Qui sait ce que peut devenir une jeune fille, la meilleure, la plus honnête, quand sa tête travaille et que le hasard ne lui fait pas peur ! Tiens, je suis soulagée d'un poids depuis que ce mariage est décidé. Il sera ce qu'il voudra, blâmable, intéressé, bien douloureux aussi ! Mais je préfère encore un peu de honte et des chagrins que je connaîtrai à des inquiétudes de toutes sortes qui pourraient se terminer par un malheur. Essuie tes yeux, qu'on ne voie pas que nous avons pleuré.

SCÈNE VIII

Madame Vigneron, Marie, Bourdon, Teissier.

(Allant à Marie.)

TEISSIER

Je suis votre serviteur, Madame. Est-ce bien vrai, Mademoiselle, ce que vient de me dire Bourdon, vous consentez à devenir ma femme ?

MARIE

C'est vrai.

(Elle lui tend la main ; il l'embrasse sur les deux joues.)

(Marie sourit, il va à Madame Vigneron.)

(Bourdon répond par un geste significatif.)

(Pause.)

TEISSIER

Votre résolution est bien prise, vous n'en changerez pas d'ici à demain ?²⁶²⁵
Ne rougissez pas. C'est ainsi que les accords se font dans mon village.
On embrasse sa fiancée sur la joue droite d'abord en disant : Voilà pour
Monsieur le Maire ; sur la joue gauche ensuite en disant : Voilà pour
Monsieur le curé. Si vous le voulez bien, Madame, nous commencerons
la publication des bans dès demain. Bourdon nous préparera un bout de
contrat, n'est-ce pas, Bourdon ? Et dans trois semaines votre seconde²⁶³⁰
fille s'appellera Madame Teissier.

SCÈNE IX

Les mêmes, Rosalie.

MADAME VIGNERON

Qu'est-ce qu'il y a, Rosalie ?

ROSALIE

Voulez-vous recevoir Monsieur Dupuis, Madame ?

2635

MADAME VIGNERON

Monsieur Dupuis ? Le tapissier de la Place des Vosges ?

ROSALIE

Oui, Madame.

MADAME VIGNERON

À quel propos vient-il nous voir ?

ROSALIE

Vous lui devez de l'argent, Madame, il le dit du moins. Encore un corbeau, bien sûr !

2640

MADAME VIGNERON

Nous ne devons rien, tu m'entends, rien, à Monsieur Dupuis ; dis-lui que je ne veux pas le recevoir.

(Madame Vigneron et Bourdon entrent à gauche ; à Marie, avant de les suivre.)

TEISSIER

Si, madame, si, il faut recevoir Monsieur Dupuis. Ou bien, quoi que vous en pensiez, il lui est dû quelque chose, et alors le plus simple est de le payer ; ou bien Monsieur Dupuis se trompe et il n'y a pas d'inconvénient à lui montrer son erreur. Vous n'êtes plus seules ; vous avez un homme avec vous maintenant. Faites entrer Monsieur Dupuis. C'est Mademoiselle Marie qui va le recevoir. Elle sera bientôt maîtresse de maison, je veux voir comment elle se comportera. Venez, Bourdon. Laissons votre fille avec Monsieur Dupuis. Je suis là, derrière la porte, je ne perds pas un mot.

SCÈNE X

Marie, Dupuis, puis Teissier.

DUPUIS

Bonjour, ma chère demoiselle.

MARIE

Je vous salue, Monsieur Dupuis.

DUPUIS

Votre maman se porte bien ?

MARIE

Assez bien, je vous remercie.

DUPUIS

Vos soeurs sont en bonne santé ?

MARIE

En bonne santé.

DUPUIS

Je ne vous demande pas de vos nouvelles ; vous êtes fraîche et rose comme l'enfant qui vient de naître.

2660

MARIE

Ma mère, monsieur Dupuis, m'a chargée de vous recevoir à sa place ; dites-moi tout de suite ce qui vous amène.

DUPUIS

Vous vous en doutez bien un peu, de ce qui m'amène.

MARIE

Non, je vous assure.

DUPUIS

Vrai ? Vous ne vous dites pas : si Monsieur Dupuis vient nous voir, au bout de tant de temps, c'est qu'il a bien besoin de son argent ?

2665

MARIE

Expliquez-vous mieux.

DUPUIS

J'aurais donné beaucoup Mademoiselle, beaucoup, pour ne pas vous faire cette visite. Quand j'ai appris la mort de votre père, j'ai dit à ma femme : je crois, bien que Monsieur Vigneron nous devait encore quelque chose, mais baste, la somme n'est pas bien grosse, nous n'en

2670

mourrons pas de la passer à profits et pertes. Je suis comme ça avec mes bons clients. Monsieur Vignerons en était un ; jamais de difficultés avec lui ; entre honnêtes gens, ça devrait toujours se passer ainsi. Malheureusement, vous savez ce que sont les affaires, bonnes un jour, mauvaises le lendemain ; ça ne va pas fort en ce moment. Vous comprenez. 2675

MARIE

Il me semblait bien, Monsieur Dupuis, que mon père s'était acquitté avec vous.

DUPUIS

Ne me dites pas cela, vous me feriez de la peine.

MARIE

Je suis certaine cependant, autant qu'on peut l'être, que mon père avait réglé son compte dans votre maison. 2680

DUPUIS

Prenez garde. Vous allez me fâcher. Il s'agit de deux mille francs, la somme n'en vaut pas la peine. Vous êtes peut-être gênées en ce moment, dites-le-moi, je ne viens pas vous mettre le couteau sur la gorge. Que Madame Vignerons me fasse un effet de deux mille francs, à trois mois ; sa signature, pour moi, c'est de l'argent comptant. 2685

MARIE

Je dirai à ma mère que vous êtes venu lui réclamer deux mille francs, mais, je vous le répète, il y a erreur de votre part, je suis bien sûre que nous ne vous les devons pas.

(Il se couvre.)

(Teissier rentre. - Dupuis, surpris et déjà intimidé par son arrivée, se découvre.)

DUPUIS

Eh bien, Mademoiselle, je ne sortirai pas d'ici avant de les avoir reçus. 2690
Je me suis présenté poliment, mon chapeau à la main... Vous avez l'air
de me traiter comme un voleur, ces manières-là ne réussissent jamais
avec moi. Allez chercher votre mère, qu'elle me donne mes deux mille
francs... ou un billet... Je veux bien encore recevoir un billet... Sinon,
Monsieur Dupuis va se ficher en colère et il fera trembler toute la mai- 2695
son.

TEISSIER

Gardez votre chapeau. On ne fait pas de cérémonies dans les affaires.
Vous avez votre facture sur vous ?

DUPUIS

Certainement, Monsieur, j'ai ma facture.

TEISSIER

Donnez-la moi. 2700

DUPUIS

Est-ce qu'il faut, Mademoiselle, que je remette mon compte à ce Mon-
sieur ?

MARIE

Faites ce que monsieur vous dit.

TEISSIER (*lisant la facture*)

« Reçu de Madame Veuve Vigneron deux mille francs pour solde de son compte arrêté de commun accord entre elle et moi. » Qu'est-ce que c'est qu'une note de ce genre-là ? Vous ne donnez pas ordinairement le détail de vos livraisons ? ²⁷⁰⁵

DUPUIS

Nous ne pouvons pas, Monsieur, recommencer cinq et six fois la même facture. La première que j'ai remise à Monsieur Vigneron contenait toutes les indications nécessaires. ²⁷¹⁰

TEISSIER

C'est bien. Je vais vous payer. Je vérifierai en rentrant chez moi.

DUPUIS

Vérifiez, Monsieur, vérifiez. Monsieur Vigneron a dû laisser ses papiers en règle.

(Portant la facture à ses yeux.)

TEISSIER

Oui, très en règle. Dupuis, n'est-ce pas ? Cette signature est bien la vôtre ? Vous êtes Monsieur Dupuis en personne ? ²⁷¹⁵

DUPUIS

Oui, Monsieur.

TEISSIER

Je vais vous donner vos deux mille francs.

DUPUIS

Vérifiez, Monsieur, puisque vous le pouvez. J'attendrai jusque-là.

TEISSIER

Vous êtes bien sûr que Monsieur Vigneron, au moment de son décès, vous devait encore deux mille francs ?

2720

DUPUIS

Oui, monsieur..., Oui, monsieur. Il faudrait que ma femme eût fait une erreur dans ses calculs, mais je ne le pense pas.

TEISSIER

Votre femme n'a rien à voir là-dedans. C'est vous qui vous exposeriez en recevant deux fois la même somme.

DUPUIS

Je ne la réclamerais pas, Monsieur, si elle ne m'était pas due. Je suis un honnête homme.

2725

TEISSIER *(lui tendant l'argent)*

Voici vos deux mille francs.

DUPUIS

Non. Vérifiez d'abord. J'aime mieux ça.

TEISSIER

Rentrez chez vous, mon garçon, et que je ne vous voie pas remettre les pieds ici, vous m'entendez ?

2730

DUPUIS

Qu'est-ce que vous dites, Monsieur ?

TEISSIER

Je vous dis de rentrer chez vous. Ne faites pas l'insolent, vous le regretteriez.

DUPUIS

Rendez-moi ma facture au moins.

TEISSIER

Prenez garde de la retrouver chez le juge d'instruction.

2735

(Il sort en se couvrant.)

DUPUIS

Ah ! C'est trop fort ! Un monsieur que je ne connais pas, qui ose me parler ainsi, en pleine figure. Je m'en vais, mademoiselle, mais on aura bientôt de mes nouvelles.

TEISSIER

Vous êtes entourées de fripons, mon enfant, depuis la mort de votre père. Allons retrouver votre famille.

2740